Les lieux

> LA NOUVELLE MUSIQUE BRESILIENNE

MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET EUROPÉENNES
TV5MONDE

Ruy Castro

Journaliste et écrivain

Journaliste, essayiste, écrivain, biographe... grâce à ses multiples talents de plume, Ruy Castro analyse depuis quarante ans les faits petits et grands de la société brésilienne. Son humour, son acuité et son approche historique du récit font les délices du grand public, qui se retrouve dans ses chroniques du quotidien comme dans ses biographies des stars du Panthéon brésilien (Garrincha, Nelson Rodrigues ou Carmen Miranda) ou dans ses essais sur la musique populaire(*). Son impertinence et son absence de langue de bois sont aussi vécues comme un antidote heureux au politiquement correct, bien que l'intéressé lui-même se définisse plus comme un flâneur inspiré que comme un polémiste ou un provocateur. Rendez-vous à Rio, à la recherche de l'« homo brasiliensis ».

* Notamment "Histoire et histoires de la *bossa nova*"

A voir en vidéo :
- Être Brésilien, être Carioca
- La presse et la politisation de la société
- Les musiques populaires

Mirian Ferreira da Rocha

Institutrice

Mirian Ferreira da Rocha a le feu sacré. Une francophilie chevillée au corps qui absout un français parfois hésitant. Il faut dire qu'il faut de l'opiniâtreté, en même temps qu'une certaine vocation, pour faire connaître le français à l'école municipale d'enseignement fondamental (EMEF) Isabel Vieira Ferreira, située à Santo Amaro, dans la grande banlieue sud de São Paulo. Car dans l'État de São Paulo, pas de langue française à l'école publique. Pour cela il faut aller dans le privé... ou à Rio par exemple. Ici, ce sont les initiatives individuelles qui l'emportent : le projet pédagogique d'un enseignant, une petite étude de faisabilité sur les créneaux horaires à réserver et le quorum minimum (les écoliers doivent accepter trois heures hebdomadaires de français, en sus de leur programme). Validé par les services éducatifs de la préfecture, le projet linguistique pourra se développer tout au long de l'année moyennant une rétribution complémentaire de l'instituteur. Une trentaine d'élèves âgés de dix à quatorze ans (une tranche d'âge correspondant aux différents niveaux de «l'enseignement fondamental» dans le système éducatif brésilien) auront alors le privilège de rêver de Paris, ses élégantes, sa tour Eiffel... et son caviar.
Mirian, elle, préférera toujours les plaisirs gourmands de la langue.

A voir en vidéo :
- Le français à l'école
- Une classe à Santa Amaro

Billy Blanco

Père de la Bossa Nova

Attention mythe ! À l'instar d'Antonio Carlos Jobim, João Gilberto, ou Vinicius de Moraes, Billy Blanco est une légende de la bossa nova. Mais une légende toujours vive à quatre-vingt-quatre ans sonnés. Si l'âge a un peu atténué le timbre de la voix, il n'a pas entamé la créativité et le plaisir de jouer. Chanteur, musicien, compositeur, celui qui doit autant à la musique populaire qu'à la musique savante (il a composé une « Symphonie pour Rio » en 1956) est toujours sur la brèche. Avec son fils, Billy Junior, musicien lui-même et producteur, il reste ouvert aux influences et aux rencontres (il a collaboré entre autres avec Jobim et Baden Powell). Son désir ? Être invité un jour prochain à se produire en France, « tant que je suis toujours en vie », lui qui n'a jamais quitté son pays natal. Rencontre avec un personnage hors du commun depuis un appartement d'Ipanema à Rio.

À voir et écouter en vidéo :
- Le chant de la liberté
- Avec Jobim
- Symphonie pour Rio
- Les influences

Sheila Aquino

Danseuse tous risques

« Je ne marchais pas encore, mais, dans les bras de mon oncle, je bougeais toujours les jambes alors que nous écoutions de la musique en famille. Tout le monde dansait le forró (musique populaire du nord-est du Brésil). Plus tard, à l'école, j'ai dansé pour représenter le premier cycle. À onze ans, j'ai commencé à sortir avec ma marraine. Elle m'emmenait dans des clubs de Rio et c'est là que j'ai découvert la *dança de salão* (« danse de couple »). Cela se passait entre 16 heures et 22 heures et, parfois, c'était aussi l'occasion de *feijoadas* (plat populaire au Brésil) mémorables. Je pensais alors que la danse de couple était réservée aux vieux, mais j'ai changé d'avis quand, dans un club de la banlieue, j'ai vu des jeunes qui la pratiquaient. »

« Je ne fréquentais pas d'académie, j'étais une autodidacte et, à quinze ans, j'ai été invitée à donner des cours. J'ai connu Marcelo Moragas qui le premier m'a enseigné la danse d'une façon rationnelle, à mêler mes racines à la technique. Les rencontres avec des partenaires de qualité tels Alvaro Reis, Jaime de Oliveira, Carlinho de Jesus ou Marcelo Chocolate m'ont fait progresser. Je danse avec ce dernier depuis maintenant treize ans. »

« Je fais ce que j'aime, et c'est fabuleux de pouvoir croiser des gens de tous horizons. La danse m'a fait voyager à l'étranger, à Paris comme à Broadway, parfois même dans le cadre de shows dédiés à d'autres styles, comme le tango argentin. À un certain niveau, la danse de couple permet de franchir la frontière des genres, beaucoup plus loin que la samba qui continue cependant à me faire vibrer au quotidien. Je n'ai jamais pensé faire autre chose. »

« La danse de couple s'est démocratisée ces dernières années. On trouve même des cours pour enfants à partir de cinq ans, comme celui de Raquel Mesquita. Aujourd'hui, les spectacles musicaux intègrent des numéros de danse chorégraphiée où l'on voit aussi bien de la samba que du swing ou du rock : cela attire les jeunes. »

« Il y a plusieurs sortes de sambas mais la samba *gafieira* (*) est la plus authentique. Ce que vous voyez ici, dans mon cours, est une approche plus chorégraphiée intégrant des figures acrobatiques. C'est Chocolate qui m'a poussée à le faire, il adore ça. Cela demande beaucoup d'entraînement et de confiance. Dans la samba *gafieira*, l'homme guide toujours la femme. On improvise le plus souvent, mais sur une base de mouvements qui ont été répétés de nombreuses fois. Quand on danse, le but est d'arriver à retrouver une créativité en faisant des enchaînements imprévus. »

« La compétition stimule, mais la danse doit rester avant tout un plaisir. Il faut éviter de tomber dans la routine quand on danse avec la même personne. Quand on est professionnel, on doit aussi se méfier de la relation amoureuse qui finit souvent par s'installer. Je pense qu'il est préférable d'avoir son partenaire amoureux en dehors de la danse. J'ai été mariée quatre ans à Chocolate, et rares sont les couples qui, comme nous, continuent à travailler en bonne intelligence. »

« J'ai peur du temps qui passe. La danse donne beaucoup de plaisir, mais c'est une discipline ingrate. Il y a des jeunes qui arrivent et qui apprennent vite. J'ai trente-six ans et je pense pouvoir faire des acrobaties pendant une dizaine d'années. Mais j'aimerais aussi avoir un enfant et, là, je sais qu'il me sera très difficile de retrouver le corps et la forme que j'ai aujourd'hui. »

(*) Gafieira signifie bas-fonds. Cette danse, très pratiquée au début du XXe siècle fut abandonnée dans les années 40 avant de revenir dans les années 80.

À voir en vidéo :
- Sheila et Chocolate
- Clube Renascença et Samba do Trabalhador

Renato Janine Ribeiro

Professeur de philosophie politique

Professeur d'éthique et de philosophie politique à l'université de São Paulo. Un titre qui sonne comme une victoire des intellectuels sur les politiques. Comme si la société civile s'était dotée de moyens pour analyser et juger les maux de sa gouvernance : corruption, impéritie ou laxisme. Ce proche du président ne tarit pourtant pas d'éloges sur l'action du gouvernement durant les deux mandats, mais, en trente ans, Renato Janine Ribeiro a assez contemplé l'évolution de son pays pour se permettre d'énoncer quelques certitudes, qu'elles soient bonnes à entendre ou non. Lula, de gauche ? seuls les naïfs l'ont cru... Le Brésil, une démocratie raciale ? seuls les idéalistes le pensent mais... Le rapport Brésil/France ? culturel avant tout... si la France se donne les moyens de la qualité...
Le tout dans un français critique digne de la Sorbonne.

www.renatojanine.pro.br

À voir en vidéo :
- La relation France - Brésil
- São Paulo, ville complexe
- Brésil, la démocratie confirmée
- Le dialogue des races

Jair Oliveira

Musicien et chanteur

Enfant de la balle, fils de Jair Rodrigues, l'une des références de la musique populaire brésilienne, Jair Oliveira, trente-cinq ans, comptabilise déjà trente ans de carrière. Repéré lors d'un show télévisé, et lancé sur les routes du succès, il lui a fallu une bonne dizaine d'années pour revenir aux fondamentaux de la formation musicale afin d'évoluer. Formé au jazz et à la composition, à la Berklee School of Music, à Boston, il a aujourd'hui toute une palette de moyens qui paradoxalement, l'ont fait revenir vers une forme assez épurée de l'expression et de la performance scénique. Lui, qui a enchaîné les succès, se concentre aujourd'hui sur l'être et la voix sans apparemment se soucier de reconnaissance immédiate : une maturité, à laquelle son état de jeune père n'est pas étranger (*Simples*, album de 2006). Pauliste de cœur et de corps, il se dit directement influencé par l'énergie de la grande ville, même si son flegme et sa diction nonchalante si particulière le font parfois associer à un Carioca ou à un Bahianais. Une belle rencontre en studio, sous le signe du sourire.

À voir en vidéo :
- Interview au fil de la musique
- Jair Oliveira Live à São Paulo (extrait DVD)

Miguel Rio Branco

Photographe et plasticien

Des lumières vacillantes dans la nuit, un homme en haillons étendu de tout son long à même le sol, un vieux chien hagard avec que la peau sur les os, une prostituée sous la lumière d'une ampoule blafarde, le monde de Miguel Rio Branco est âpre et sombre. La misère, le commerce du corps, le délabrement des villes, les rituels, la lutte pour la survie et le dénuement sont les thématiques d'une œuvre moite comme un vent de mousson.

Fils d'un diplomate brésilien, Miguel Rio Branco, qui vit aujourd'hui dans les environs de Rio, a passé son enfance aux quatre coins du monde. De là sans doute, sa capacité à capter la fluidité des villes et les aspirations des plus démunis. Correspondant de l'agence Magnum depuis 1978, ce photographe brésilien scrute la condition humaine sans concessions mais pas sans un certain lyrisme. Artiste complet, il utilise la vidéo, le diaporama, la musique et la peinture. Volontairement chaotiques, ses projets sont inclassables esthétiquement. L'exigence d'un artiste engagé qui fait exploser le cadre de la photographie humaniste.

À voir en vidéo :
- Photographier la rue
- Description et témoignage
- Au delà de la photographie

Saints du Candomblé

Clea et Claudio, mère et fils de saints

Métro Colégio dans la banlieue nord de Rio. Loin du centre-ville, presque au bout de la ligne Pavuna. Gamo, qui officie en tant que percussionniste, nous a donné rendez-vous pour une cérémonie de Candomblé, religion afro-brésilienne syncrétique, héritée de l'esclavage, qui mêle saints du catholicisme aux divinités africaines. Un autre monde où se côtoient le profane et le sacré, le matériel et le spirituel, l'inquiétude et l'apaisement.

La maison modeste, animée et entretenue une fois par semaine par des fidèles, appartient à Clea Figueiredo, *Mãe de santo* (« Mère de saint ») qui a la charge de prêtresse. Elle est dévouée à Oxumaré, l'un des innombrables *orixás* (« saints ») du culte. Mais c'est Oxun (l'équivalent de saint Georges) qui veille sur la maison. Elle est responsable de ses « fils».

Claudio est un *filho de santo* (« fils de saint »). Il n'est pas encore *pai* (« père »), mais sa fonction est indispensable. Les *orixás* s'incarnent en lui pour transmettre aux fidèles des vœux de prospérité ou parfois pour les mettre en garde, comme quand il s'agit d'Exu.

Une liturgie complexe qui permet de transcender les difficultés d'un monde en crise. Mais dans une grande ville matérialiste comme Rio, l'entraide et la solidarité resteront finalement les meilleurs remèdes aux maux de l'âme, c'est même Oxala, le Dieu suprême qui le dit.

Paix et union, c'est le message.

À voir en vidéo :
- La cérémonie

Bob Nadkarni

L'âme de la favela Tavares Bastos

« Gringo, tu vas mourir.
— Oui je sais, mais je sais aussi que ce sera après vous deux. »

La prophétie de Bob Nadkarni, à l'adresse de trafiquants de drogue qui venaient le menacer, s'est avérée quelques mois après. Il faut dire que le personnage est à la fois coriace et avisé. Voici près de trente ans que l'Anglais s'est installé dans la favela Tavares Bastos. À son arrivée, après avoir vécu sur « l'asphalte », le correspondant de la BBC ne trouve qu'un début de bidonville. Il décide d'y construire un lieu où il pourra retrouver ses premières passions : la peinture et la musique. La favela s'agrandit et devient, au début des années 1990, le repaire des truands de la drogue. Une véritable guerre se déroule entre trafiquants et forces de police. La cohabitation est aussi difficile entre l'acteur social et culturel qu'il est devenu (il fait travailler quand il le peut les habitants) et le milieu qui lui conteste toute zone d'influence. Bob a alors l'idée de favoriser, dans la favela, l'implantation du Bataillon des opérations spéciales de police (BOPE). Une méthode musclée, aussi discutable qu'efficace, qui éradique la violence. En 1997, Bob ouvre les dédales du *Maze* (« labyrinthe ») aux artistes, aux musiciens, aux cinéastes et même, depuis 2004, aux touristes, qui peuvent y loger en jouissant d'une vue imprenable sur le Pain de Sucre. Un remariage et deux enfants plus tard, le sémillant sexagénaire peut encore souffler dans sa trompette sans avoir peur de la nuit.

http://www.cariocadesign.com/themaze/

À écouter
- L' histoire du Maze
- En guerre contres les narcos
- Un exemple
- Une vie dans la favela

Milton Hatoum

Ecrivain

Amazonien, Brésilien, Libanais… mais Pauliste, presque par la force des choses. Pour Milton Hatoum, écrivain né à Manaus, l'identité est un choix individuel qui ne dépend pas de la géographie. Elle serait même déterminée avant tout par la langue. Entré en littérature par admiration pour Flaubert, Milton Hatoum le francophone ne s'est jamais résolu, par respect ou perfectionnisme, à écrire directement en français. Lui-même au carrefour des cultures, il a mis en parallèle une humanité de l'origine (les primitifs, l'Amazonie) à l'origine de l'humanité (le Moyen-Orient) en transcendant les mythes fondateurs par le conte (*Récit d'un certain Orient*, 1989, *Deux frères*, 2000). Peu disert, il se consacre exclusivement à l'écriture, se sentant parfois comme un orphelin de la forêt, perdu dans une jungle de béton.

À voir en vidéo :
- L'illusion des origines
- Écrivain dans la ville
- Langue et identité

Sururu na Roda

Musiciens populaires

Ils sont jeunes, beaux et talentueux. Nilze Carvalho (chant, mandoline et cavaquinho*), Camila Costa (chant et guitare), Fabiano Salek (chant et percussions), et Silvio Carvalho (chant, cavaquinho et percussions) sont quatre mousquetaires de la tradition. Avoir reçu une solide formation musicale – ils sont tous capables de jouer, chanter et composer – leur permet d'alterner arrangements, rythmes et harmonies pour produire une musique étonnamment variée avec un effectif réduit.

Originaire de Lapa, à Rio, le groupe a constitué son répertoire initialement sur le chorinho(**), pour l'enrichir progressivement de sambas, de xotes (rythmes du Nord-Est) ou de marches de Carnaval.

Depuis peu, Sururu na Roda compose ses propres morceaux : une manière de faire évoluer son style tout en abordant la vie quotidienne dans les paroles. Énergique autant que chaleureuse, la musique de Sururu na Roda ne pouvait trouver meilleur accomplissement que dans la danse et la communion avec le public. Ce fut le cas, ce soir de juin, au centre culturel Carioca.

* Petite guitare à quatre cordes d'origine portugaise

** genre musical né à la fin du XIXe siècle et considéré comme la première musique urbaine typiquement brésilienne

À voir en vidéo :

- L'interview et le concert

Jô Soares

Présentateur vedette

L'homme à tout faire et qui fait tout bien. Jô Soares, c'est un demi-siècle de médias surtout à la télévision, cette lucarne magique qui, au Brésil plus qu'ailleurs, capte l'attention des masses jusqu'à l'addiction.

Son *Programa do Jô*, dont il est l'histrion, célèbre talk-show sur TV Globo, c'est trois invités au quotidien en fin de soirée. Comment tenir cette cadence lorsqu'on fait aussi du cinéma, de la radio, qu'on écrit et qu'on joue aussi dans un orchestre ? Est-ce dû à un biorythme différent des journées de 48 heures ?... ou alors à un certain dilettantisme qui condamne à la superficialité ? Peu importe en fait si, comme c'est le cas, le dilettantisme est génial. Mais sous cette boulimie à produire pour continuer d'exister, il faut aussi voir un homme curieux de ses pairs, pétri de culture et d'humour (ses romans en témoignent tels *L'homme qui tua Getulio Vargas*, ou *Élémentaire, ma chère Sarah !*) et amoureux de la vie. Depuis son luxueux appartement d'Higienopolis à São Paulo, en parfait « honnête homme » du XXIe siècle, Jô, le séducteur polyglotte nous reçoit pour quelques confidences.

À voir en vidéo :
- Le jeu et la passion.
- Nature humaine et stéréotypes.
- Le roi du talk-show.
- Les langues comme héritage.

Lucia Murat

Réalisatrice

Une femme réalisatrice, éternelle résistante. Une femme qui se bat dans une industrie dominée par les hommes, pour habiller le cinéma de réel, et en faire un héraut des problèmes de la société brésilienne. Une femme qui se bat pour que l'expérience de la douleur serve aux générations de demain et pour que la justice ait une chance.

De la torture qu'elle a subie sous la dictature, elle ne dira pas grand-chose, si ce n'est pour signifier que tout traumatisme a besoin d'un exutoire. Pour elle, ce fut le cinéma.

On lui doit des films engagés comme *Presque frères* en 2004, qui raconte le cheminement divergent de deux amis sur trente années, dans le Brésil contemporain, ou, plus récemment *Maré, notre histoire d'amour* (2007),une adaptation musicale de *Roméo et Juliette* dans les favelas de Rio. Dans les deux films, le drame est consubstantiel à la pulsion de vie, mais c'est ainsi au Brésil, semble-t-elle dire. On l'aura compris, Lucia Murat est une cinéaste habitée qui a besoin de vérité pour retrouver l'optimisme.

À voir en vidéo :
- Le cinéma pour survivre
- Tourner dans les favelas
- Mémoire, documentaire et fiction
- Cinéma et clichés

Ciro Pirondi

Architecte et professeur

Pour Ciro Pirondi, architecte, professeur, et directeur de la Escola da Cidade, une association qui forme des étudiants en urbanisme, l'architecture n'a de sens que lorsqu'elle est totalement dévolue au projet de société. En prise directe avec le développement tentaculaire de São Paulo – New York des tropiques –, notamment vers une périphérie toujours plus large, il réfléchit sur des modèles d'intégration de l'habitat individuel dans des espaces collectifs où les tensions sont de plus en plus vives, comme ceux des favelas. Il tâche de formuler une nouvelle définition du territoire urbain en replaçant sans cesse l'homme au centre de la ville.

www.escoladacidade.edu.br

À voir en vidéo :
- Le développement de São Paulo
- Les rapports entre la ville et la violence, de São Paulo à Rio

Julio Bandeira

Historien et écrivain

Monocle, foulard de soie, et français châtié. Julio Bandeira est la quintessence du Carioca cultivé, comme sorti tout droit d'un XIXe siècle francophile où il était aussi important de connaître Montaigne que Joaquim Machado de Assis. Une somme d'érudition au service de l'histoire du Brésil, et plus particulièrement celle de la rencontre entre indigènes et européens, au XVIe siècle(*). Julio Bandeira, c'est la mémoire des indiens Tupinambá, le compagnon de Villegagnon, mais aussi le confident de João VI et le disciple de Blaise Cendrars. Spécialiste de la France antarctique (**), l'homme est aussi féru d'histoire de l'art(***) et d'architecture. À ce titre, il reste une personne incontournable pour évoquer le Rio qui n'est plus.

* Canibais no Paraiso : A França Antártica e o imaginario europeo quinhentista
** Le Brésil sur la route de la navigation française
*** Debret o Brasil : obra completa (1816-1831)

À voir en vidéo :
Les moments clefs de l'histoire France / Brésil
- 1 : les origines
- 2 : le XIXe siècle
- 3 : le XXe siècle

Nancy Alves

Chanteuse et professeur de français

Chanteuse ou professeur ? Professeur sans aucun doute pour la rigueur de son analyse des échanges musicaux entre la France et le Brésil. Chanteuse assurément lorsqu'elle pousse la voix pour joindre les paroles et la musique à la démonstration. Nancy Alves se produit régulièrement à São Paulo en proposant un répertoire de chansons populaires brésiliennes qui s'inspirent de la France. On a beaucoup parlé de l'influence du Brésil sur les musiques du monde, mais il restait à faire un peu du chemin inverse pour évoquer cet emprunt singulier, qui depuis un siècle, s'applique à assimiler un peu d'esprit et de verbe français tout en restant fidèle aux mélodies et aux rythmes des origines. Grâce à Nancy Alves, l'exotisme a changé de continent.

À voir en vidéo :
- L'influence française dans la chanson brésilienne
- Chanson brésilienne et oralité
- Tour de chant
- En concert

Alvaro Faleiro

Professeur de littérature française à l'USP et commissaire d'exposition

Alvaro Faleiro aime la langue française. Jusqu'à avoir traduit en portugais l'intraduisible les *Calligrammes*, d'Apollinaire, qui allient la poésie des mots et des sons à l'inventivité des formes visuelles qui les incarnent. Ce natif de Brasilia, professeur de littérature française à l'université de São Paolo est, Année de la France au Brésil oblige, le commissaire de l'exposition « La langue française au Brésil », au Musée de la langue portugaise de São Paulo. Dirigé par l'éminent Antonio Carlos de Moraes Sartini, ce musée est unique au monde par son concept. Les manifestations qui s'y déroulent sont très prisées du jeune public, preuve que les contenus les plus savants peuvent être accessibles au plus grand nombre, s'ils sont présentés avec passion et imagination.

À voir en vidéo :
- Correspondances
- La poésie est-elle traduisible ?
- L'exposition sur la langue française au Musée de la langue portugaise (São Paulo)

Betty Milan

Ecrivaine brésilienne vivant à Paris

Betty Milan, femme de cœur, femme de tête, capable d'écrire aussi bien sur le carnaval de Rio, le football(*) que sur Jacques Lacan dont elle fut la traductrice et l'assistante(**). Partageant sa vie entre São Paulo et Paris, l'écrivaine a récemment fait le pari d'écrire directement en français(***) ; une gageure, dans la ville littéraire par excellence, mais aussi l'aboutissement d'une longue maturation. Pour Betty Milan, brésilienne à jamais, mais dont les pas résonnent depuis l'avenue Consolação jusqu'à la rue des Archives, la langue française est une affaire de raison, capable de transcender les origines par son exigence de clarté et son éthique du bien-dire.

** Brésil, pays du ballon rond*
*** Le perroquet et le docteur*
**** Paris ne finit jamais*

À voir en vidéo :
- La langue française
- La ville, l'errance
- Gastronomie et carnaval

Langue française à l'Université de São Paulo

Professeur de littérature et étudiants

Paulo Roberto Massaro est un professeur heureux. Depuis l'université de São Paulo, qui déroule à perte de vue son campus paysager, il enseigne la littérature française à un parterre d'étudiants surmotivés. Paula Nogueira, Carolina Carnier et Priscila Melãe sont, entre autres, le fer de lance d'une langue française adoubée par les institutions, fait rare dans un pays où la langue de Molière est résiduelle malgré une histoire riche en convergences. Les francophones brésiliens, étrangers à l'histoire de la colonisation française, entourés de nations hispanophones en continent américain, n'ont d'autre raison de s'y intéresser que celle d'un réel amour, au-delà même de toute perspective professionnelle. Mais en tant qu'alternative à l'information mondialisée, incarnation d'une forme d'élitisme, gage d'ouverture d'esprit par le biais d'une littérature aux valeurs universelles, le français développe aujourd'hui, au Brésil, ses atouts pour demain.

À voir en vidéo :
- Paulo Roberto Massaro, professeur de littérature française
- Les liens France - Brésil en littérature
- L'année de la France au Brésil
- Le point de vue des étudiants
- Un entrepreneur français à Rio

08h00 Promenade canine dans le jardin Paulista

Poil brillant et robe soigneuse, truffe humide et œil alerte, les chiens sont l'objet de toutes les attentions des Paulistes. Il viendrait à l'idée de personne de sortir son animal de compagnie sans l'avoir brossé. Pour la promenade quotidienne, certains maîtres zélés vont jusqu'à couvrir les pattes de leur canidé avec des chaussons sur mesure. « Plus on connaît les gens, plus on aime les bêtes » nous confie Diego avec amusement. Coiffeur dans un salon chic du centre-ville, il a jeté son dévolu sur un schnauzer. Maître du coup de ciseaux, il lui taille régulièrement la moustache.

09h00 Parcours sportif dans la ville

Quoi de mieux pour commencer la journée qu'une petite série d'étirements ? Sur le parvis du musée d'Art de São Paulo (MASP), à l'écart de la bruyante avenue Paulista, une cinquantaine de volontaires participent à une caminhada cultural (« randonnée culturelle »). En marchant ou au pas de course, seuls ou en famille, ils rejoindront différents lieux touristiques de la ville. Au programme figure également une sensibilisation à la sauvegarde de l'environnement. Derrière cette bonne idée se cache une marque de vêtements, soucieuse du bien-être de ses collaborateurs.

10h00 Sous l’oeil de la sécurité

Postée en faction sur la Praça da República (« place de la République »), la police montée de São Paulo observe discrètement les allers et venues des passants. Six cents policiers sont affectés à cette police plutôt dissuasive qui peut intervenir efficacement lors de manifestations.

Perché en haut de son échelle à cinq mètres de hauteur, un ouvrier municipal répare un branchement électrique tandis que Marcos, déguisé en *poor lonesome cowboy* peinturluré de vert, attend laconique qu'on veuille bien lui faire l'aumône d'une pièce. Des sans-abri, abrutis par l'alcool, squattent les rares bancs de l'esplanade.

Munie de gilets pare-balles, la police n'oublie jamais que le danger peut surgir à n'importe quel moment. Le premier commandement de la capitale (PCC), principal gang du crime organisé à São Paulo, mène une guerre acharnée contre les forces de l'ordre. São Paulo compte parmi les villes les plus violentes du monde, avec 3 000 morts par armes à feu chaque année et 7 300 dans l'État. Pour le Brésil tout entier, le chiffre de 40 000 morts par an est dans tous les esprits.

11h00 Métro - vélo

Trouver des solutions pour limiter les bouchons endémiques est une priorité pour la municipalité de São Paulo. Parmi les mesures adoptées : l'accès au métro pour les vélos personnels dans certaines rames et en dehors des périodes d'affluence. Ces mesures favorisent surtout le déplacement de loisir.

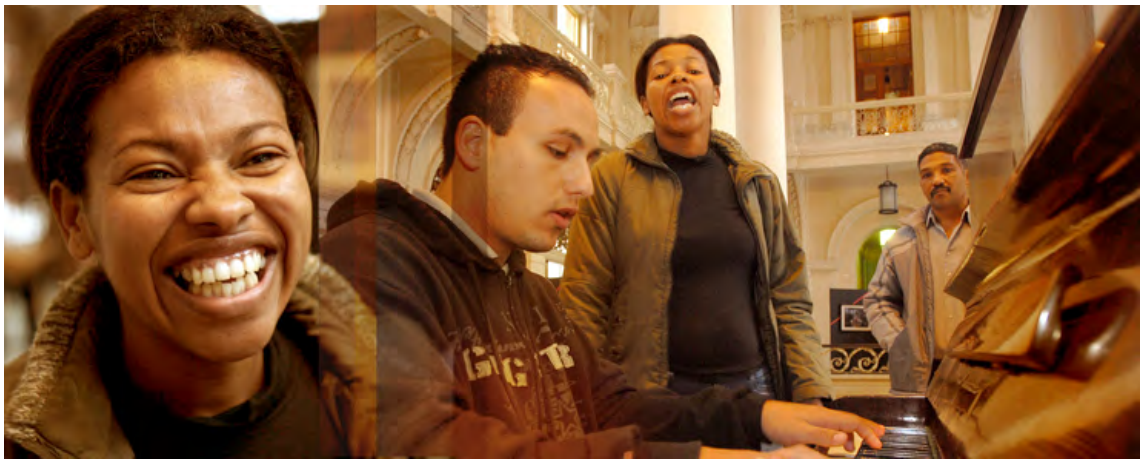
L'arrivée timide, en décembre 2008, des vélos en libre-service ne semble pas changer les habitudes des Paulistes. Il est vrai que le nombre de 202 vélos Usebike pour 11 millions d'habitants reste symbolique. Avec seulement 5 lignes de métro en service – et 2 de plus en construction –, le transport continue de s'effectuer surtout en surface avec le bus et la voiture.

En résumé, pour lutter contre les embouteillages et la pollution, quelqu'un a eu l'idée de transformer le piéton en cycliste, puis le cycliste en usager du métro. On attend avec impatience la prochaine étape.

12h00 Sur le pouce au Mercado Municipale

Au Mercado Municipal, chargé de vos emplettes, vous dégusterez sur le pouce le traditionnel pasteis de keijo (pâte brisée frite dans l'huile et garnie de fromage) accompagné d'une bière glacée. À moins que vous ne préfériez un copieux sandwich à la mortadelle coupée en fines lamelles. Pour éponger votre soif et accessoirement pleurer sur votre balance, achevez la dégustation par deux ou trois rasades de Guarana Antartica. Produit à partir des graines de la plante, ce soda sucré reste rafraîchissant et particulièrement énergisant. Diego Maradona n'en a-t-il pas été l'ambassadeur dans un spot télévisuel ? Après avoir bu une bonne dizaine de canettes de la célèbre boisson, il rêvait qu'il reprenait du service, mais, cette fois, dans l'équipe nationale du Brésil aux côtés de Ronaldo.

14h00 Chanter sa foi dans les gares



Au beau milieu d'un hall de *Estação da Luz* (« Gare de la Lumière »), deux évangéliques chantent avec ferveur l'amour du prochain. Un piano, mal accordé, résonne dans un tumulte de pas clairsemés. Une voie claire s'élève dans les airs. Soudain, comme le flot d'une marée régulière, des centaines de voyageurs, venus par les trains de banlieue, traversent le hall en grappes compactes. Les moins pressés s'attardent avec un air circonspect, comme touchés par ce petit moment de grâce arraché au rythme trépidant d'une journée de labeur. Enchaîné au sol, le piano a été mis à la disposition du public. Ici, aucun prosélytisme. Le petit concert improvisé s'offre à qui veut l'entendre. Il s'évanouira avec le sourire dans le prochain flot de voyageurs.

Pas étonnant qu'avec cette façon de vivre la religion, les évangéliques aient vu venir à eux des déçus du catholicisme. La population des campagnes venue grossir les favelas ne trouvent pas, dans l'Église catholique, de réponses face à la misère, la drogue, la prostitution, le sida et la violence. Les Brésiliens sont 86 % à rejeter la position de Rome sur le préservatif. Le fossé s'est creusé d'autant plus vite qu'en à peine vingt ans, les évangéliques ont construit un empire : la télévision Record, deuxième chaîne du pays, des radios par centaines et *Folha Universal*, la revue la plus lue du pays.

15h00 Lèche-vitrine climatisé

Dans le quartier résidentiel et bourgeois d'Higienópolis, le centre commercial reçoit des visiteurs dans une ambiance luxueuse où domine le marbre blanc. Les griffes de grands couturiers côtoient les marques de sport et les confiseries dans un savant mélange. On y vient pour acheter un téléphone portable dernier cri ou pour déguster un *bolo de fuba* (cake préparé avec de la farine de maïs, parfois à la noix de coco, accompagné d'un café, forcément sucré. Même pour une clientèle huppée, il est de coutume d'afficher en vitrine les mensualités d'une paire de baskets payable en trois fois.

16h00 Dans les méandres de la ville

Le plan de la ville est tentaculaire, et la densité urbaine s'étend sur des dizaines de kilomètres sans faiblir. Difficile de se repérer dans une ville qui possède peu de reliefs géographiques. Avec 30 000 bus en circulation, São Paulo détient le record mondial. Aux stations, des groupes d'usagers attendent patiemment leur bus. Les horaires de sorties de bureau sont les plus critiques. Les taxis blancs brûlent la priorité aux coursiers à moto, qui se frayent un passage entre les files de voitures.

17h00 Football sur terre battue

Au nord de la ville, à une demi-heure de voiture du centre, le *Clube Nacional* reçoit quatre équipes de football amateur. Pour permettre à tous de s'affronter, les parties sont écourtées. Les joueurs s'encouragent ou s'invectivent sous le regard d'une femme ou d'une mère restée sur le banc de touche. L'engagement est total, et malheur aux perdants qui sortent du terrain, hébétés.

Élevé au rang de religion, le football possède ses temples, le Morumbi de São Paulo et le Maracaña de Rio. L'équipe nationale est la seule à avoir remporté cinq Coupes du monde en 1958, 1962, 1970, 1994 et 2002. Le Brésil tout entier se prépare déjà à accueillir la prestigieuse compétition en 2014.

18h00 Petite pause au salon de beauté

À deux pas de la Praça da República, l'avenue Ipiranga regorge de commerces en tout genre. Éclairé par des néons blancs, le salon de beauté attire les regards. Piercing à l'oreille et appareil dentaire, une adolescente se fait manucurer pendant que sa mère se fait faire une couleur et un brushing. Dans une ambiance familiale, les potins vont bon train. Signe des temps, la chirurgie esthétique se banalise dans les classes moyennes qui n'hésitent plus à avoir recours au crédit pour pour modifier un nez ou subir une liposuccion.

19h00 Livraria Cultura

Sur l'avenue Paulista, à la station de métro Consolação, la Livraria Cultura propose le plus grand choix de livres de tout le Brésil. On y trouve également des revues internationales, des films, des CD audio et une cafétéria. Raphael Andrade est un habitué du lieu. Après son passage à la Sorbonne à Paris, il vient débusquer les nouveautés françaises ou se plonger dans un beau livre sans débourser un centime. Il apprécie l'architecture fluide et organique où domine le bois. Perdu dans ce dédale de livres, on a l'impression de se trouver dans l'antre d'un navire chargé d'une précieuse cargaison. Un dragon désarticulé flotte dans l'espace du hall au-dessus de gros poufs disposés en pente douce. Difficile de refuser cette invitation à se vautrer dans la culture ou à se distraire avec une bande dessinée.

20h00 Point de vue sur la ville

Avec 165 mètres de hauteur, la tour Italía est la plus haute de São Paulo. Achevée en 1965, elle est surmontée d'un restaurant et d'une terrasse offrant un point de vue unique sur la ville. En journée, les pollutions atmosphériques, couplées aux rayons ultraviolets, font flotter dans l'air une épaisse couche jaunâtre. Si bien que la vue se limite souvent à une poignée de kilomètres. Miracle du crépuscule, la clarté revient avec les premières lumières de la nuit. Dans cette impressionnante densité urbaine, le seul écrin de verdure visible est la Praça da República, au pied de la tour.

21h00 Bella Paulista

Fusion d'un restaurant, d'un snack, d'une pizzéria, d'un bar et d'une pâtisserie, la Bella Paulista est un restaurant rapide et chic dont le pain est l'ingrédient central. Particulièrement copieux, les sandwichs peuvent facilement se partager à deux. À moins que vous ne préfériez la carte du restaurant. Comme souvent au Brésil, les plats sont servis avec deux féculents. Ainsi, votre filet mignon s'accompagnera de riz et de polenta frite. Le buffet de soupes aura certainement la faveur des femmes. Après un délicieux cappuccino, le serveur ne s'offusquera pas le moins du monde si vous lui demandez un *doggy bag* pour emporter ce que vous n'avez pas pu finir. Muni de votre code à barres, il ne vous reste plus qu'à passer devant l'escadrille de caissières à votre disposition 24h/24.

22h00 Scène slam à la Cooperifa

Arriver à la *Cooperifa* relève du défi. À une heure de voiture du centre, perché en haut d'une colline au dénivelé impressionnant le faubourg populaire semble dormir paisiblement. Le célèbre bar-restaurant accueille tous les jeudis du mois les passionnés de la joute oratoire. Le slam puise ses racines, ici, dit-on, dans les repentistas nordestins. Cette tradition de la rime et des vers chantés s'accompagnait autrefois d'une guitare ou d'un tambourin.

Annoncés comme des stars internationales, les poètes se succèdent sur la scène à un rythme effréné. Les plus téméraires franchissent les travées avec fougue en roulant des yeux. Peu importe le style. La sincérité et la générosité suffisent à provoquer les applaudissements d'un public conquis à l'avance. Au bout de deux heures d'un spectacle bon enfant rondement mené, on aura vu défiler sur scène les deux tiers de la salle. La soirée s'achève par un concert délirant où le public debout chante en chœur sa joie d'être ensemble.

00h00 Cachaça ou Caïpirinha ?

La *Caïpirinha* est le cocktail préféré des Brésiliens. Quatre ingrédients suffisent à régaler vos papilles : cachaça, sucre, citron vert et glace. Le citron vert peut être remplacé par toutes sortes de fruits tels que le kiwi ou la fraise. Comme le rhum, la cachaça est issue de la canne à sucre. Caïpirinha et ti-punch : même combat ! Sa préparation est d'une grande simplicité, pourvu que l'on respecte l'ordre des opérations. D'abord, il faut laver le citron vert et ôter ses extrémités. Le couper en dés grossiers et retirer la partie blanche, source d'amertume. Réserver quelques dés et ajouter une bonne cuillère de sucre blanc. Piler le mélange au fond d'un verre. Remplir copieusement de glace et compléter de cachaça. Mélanger et servir avec deux pailles.

Plusieurs hypothèses courent à propos de ces deux pailles : les plus rationnels estiment que si l'une d'entre elles venait à se boucher, il resterait toujours l'autre pour les sauver ; les plus impulsifs y voient l'opportunité de boire deux fois plus vite ; les plus romantiques partagent le précieux breuvage, les yeux dans les yeux, avec la personne de leur choix.

Langue française à l'USP

Aristide Tarnadga, dramaturge burkinabé en résidence à São Paulo

Nous rencontrons Aristide Tarnagda dans le quartier d'affaires, proche du consulat de France. Par 26 °C, vêtu d'une lourde veste en cuir patiné par le temps, sa silhouette robuste et indolente tranche avec le ballet vitaminé des « costume-cravate ». Nous sentons très vite qu'il sera plus à l'aise dans les petites rues attenantes que sur le parvis des tours en verre.

D'abord comédien, Aristide Tarnagda s'oriente vers l'écriture de pièces de théâtre. Dans le cadre de l'Année de la France au Brésil, il poursuit sa recherche sur les fondements de l'identité nationale. Travailler sur le métissage l'amène à s'intéresser aux origines raciales et culturelles, à la langue et au mythe du retour au pays.

Originaire du Burkina Faso, né d'un père médecin et d'une mère institutrice, Aristide Tarnagda sait qu'il vient d'un milieu privilégié. Il assume de porter la voix des déracinés de tout pays. À São Paulo, majoritairement blanche, il constate que les laissés-pour-compte sont presque tous des Noirs. Il n'a pas de solution. Dans ses textes, il va chercher les fractures, les rêves, les aspirations de ceux qui, un jour, ont tout quitté ou tout perdu. Fruit d'un travail collectif, ses pièces réunissent des comédiens et des danseurs évoluant dans une ambiance musicale et des projections vidéo.

Marché à Copacabana

Copacabana n'est pas seulement un quartier de villégiature pour touristes blasés, riches brésiliens, ou simples vacanciers, à l'image du spectacle de la plage légendaire qui le borde sur l'avenue Atlantica. Il suffit de quitter d'un bloc d'immeubles cette dernière, dans sa partie médiane, pour accéder à la place Serzedelo Correia. Le quotidien est là entre les étals d'un marché populaire qui donne autant à voir qu'à entendre et même à goûter. Ce square arboré, inauguré en 1918, mais aujourd'hui encerclé d'immeubles de style arts-déco ou datant des années 1960 et 1970, ne donne qu'une frêle idée de ce que pouvait être le littoral carioca à l'époque classique, mais offre en revanche une image contemporaine d'une ville bourgeoise en flagrant délit de simplicité.

Comme des bouches impudiques, des pastèques fraîchement coupées.

Alimentation mais aussi fatras de
quincaillier : drôle d'endroit pour l'électronique !

Petit fossé de générations, grand écart de styles.

Deux reais ! C'est à croire que la noix de coco fraîche est un mets de roi.

Toutes les senteurs du Brésil à portée de narines.

La langue française au Brésil : état des lieux

Par Jean-Paul REBAUD
Sous-direction de la diversité linguistique et du français
Ministère des Affaires étrangères et européennes

1/ Etat des lieux

a) Le Brésil est un pays **émergent continental et fédéral où 0,4 % de la population scolarisée apprend le français**, tous niveaux confondus (**250 000 élèves dont 30 000 dans les Alliances françaises**).

b) **Une seule langue étrangère est obligatoire** dans le système éducatif : l'**anglais** en grande majorité ; une seconde langue étrangère optionnelle, l'**espagnol** pour des raisons politiques d'intégration régionale (Mercosur) et parce que le gouvernement espagnol, conscient du développement de sa langue dans le monde, investit de **très importants moyens** pour **l'introduction d'ici à cinq ans de l'espagnol dans l'ensemble du système éducatif brésilien** (une loi a été adoptée par le gouvernement brésilien dans ce sens le 7 juillet 2005).

c) Il existe de **grandes disparités de la présence de notre langue dans le pays** selon les États : les États de **Rio de Janeiro (49 %) et de São Paulo (11 %) + le DF (Brasilia 4 %)** sont ceux où l'apprentissage du français est le plus important. C'est dans le sud-est, la région la plus peuplée et la plus développée du Brésil, que se concentrent 65 % des apprenants du français.
L'État de l'**Amapa** (1 % des apprenants), seul État du pays où le français est obligatoire pour des raisons stratégiques (coopération transfrontalière avec la Guyane), constitue une exception particulière qu'il ne faut pas dissocier d'enjeux stratégiques.

d) **Notre dispositif** se compose de :
– **2 attachés de coopération pour le français**, à Rio de Janeiro et à São Paulo ;
– **4 attachés de coopération et d'action culturelle** à Belo Horizonte et Porto Alegre, Recife, Salvador de Bahia ;
– **1 attaché de coopération éducative.**

2/ Stratégie

Dans le cadre du « Plan de relance pour le français en Amérique latine » mis en place par le Département, et :

– compte tenu de la **marginalisation du français** par rapport à la quasi-omniprésence de l'anglais et de l'espagnol et donc de l'affaiblissement de l'enseignement de notre langue dans le système éducatif brésilien ;
– compte tenu de la priorité donnée par le Département et adoptée par le poste s'agissant de notre coopération universitaire, de l'attractivité de la France dans l'enseignement supérieur ainsi que de la coopération technique dans les domaines de la modernisation de l'État et du droit ;
– compte tenu de la **nécessité** de mener l'action « Promouvoir la langue française au Brésil » en étroite **collaboration avec le réseau des Alliances françaises** ;
– compte tenu de la signature du « **Protocole de coopération sur la promotion réciproque des langues dans l'enseignement** » par les ministres français et brésiliens de l'éducation à l'occasion de la visite du président de la République en mai 2006 ;
– **compte tenu de la présidence française de l'Union européenne en 2008 et de l'Année de la France au Brésil en 2009**;

une politique volontariste doit être menée selon les axes suivants :

– **consolider les acquis en termes de qualité de l'enseignement du français au Brésil et assurer la relève des professeurs** de français en matière de formation continue par des stages de formation en France et sur place en **concertation avec les Alliances françaises et les associations brésiliennes de professeurs** ;

– **conquérir de nouveaux publics en développant des volets linguistiques pour notre coopération universitaire et technique** en étroite collaboration avec les Alliances françaises, en **orientant notre offre de français** vers les **élites (établissements d'excellence**, filières universitaires d'excellence) et vers les **jeunes publics**, en particulier dans les Alliances françaises :

. formation à la langue française des partenaires engagés dans des programmes de coopération dans les domaines du droit, du droit de l'environnement, de la fonction publique,
. formation à la langue française des étudiants des filières de relations internationales, de la médecine, du génie dans les universités d'excellence,
. ouverture de cours en direction des jeunes publics dans les Alliances françaises,
. développement en partenariat avec les autorités éducatives du programme « **La main à la pâte** » véritable tremplin pour l'apprentissage de la langue française dans les écoles où le programme est implanté ;

– **développer la diffusion des supports multimédias pour l'apprentissage du français** à l'échelle fédérale de ce pays continental où les manuels de français sont particulièrement onéreux :

. méthode audiovisuelle d'apprentissage du français « Reflets Brésil », programme « Branché » (enseignement à partir de JT de TV5MONDE dans 60 000 établissements scolaires reliés à TVE), adaptation du cédérom « Images de France 3e édition », sitographie sur le monde francophone, élaborée par le poste. La mise en ligne sur le site officiel du ministère fédéral de l'Éducation, d'un dispositif d'outils virtuels d'enseignement et d'apprentissage du français « Francoclic » rencontre un vif succès (plus de **2 000 visites par jour, plus de 100 000 depuis sa création**) ;

– **promouvoir l'enseignement du français auprès des élites dans les établissements d'excellence du secondaire : signature d'une charte d'excellence avec la Fédération des établissements privés d'enseignement secondaire** ;
– **rééquilibrer l'action développée dans le secteur public vers le secteur privé concurrentiel où étudient les classes moyennes et les élites qui, ensuite, intègrent les universités d'élite en général publiques** ;
- **le français peut constituer un argument décisif pour ces établissements avec en point de mire les universités d'élite brésiliennes engagées dans des actions de coopération avec la France** (double certification, échanges – École polytechnique de l'USP-Université de São Paulo, École de gestion Fondation Getulio Vargas, UFBA-Université fédérale de Bahia, université de Brasilia).

À noter, le protocole signé avec le plus important syndicat des établissements secondaires de l'État de São Paulo pour l'introduction du français.

À noter que le poste travaille déjà avec des **établissements publics d'excellence** *où le français est enseigné conformément aux objectifs prioritaires (Colegio Pedro Segundo, à Rio de Janeiro, où le français est enseigné et où se développe le programme « La main à la pâte »).*

La promotion du français dans le secondaire doit s'appuyer de plus en plus sur la promotion des études en France. **La coopération linguistique avec les collèges et les lycées d'excellence, vivier des universités brésiliennes, favorise la continuité de notre action en direction des futures élites et permet de renforcer, en amont, dès le secondaire, l'attractivité de l'offre universitaire française.**

3/ Perspectives

C'est aujourd'hui dans des niches très ciblées que se joue **l'avenir du français au Brésil.** Si la coopération éducative a longtemps servi notre langue en Amérique latine – du fait de la priorité que lui accordaient nos partenaires –, **d'autres vecteurs doivent désormais la porter : la coopération scientifique, universitaire et technique, les établissements d'excellence, les filières universitaires d'excellence constituent avec le public en augmentation constante des Alliances françaises le socle sur lequel notre langue doit se repositionner.**

A l'aune du succès de l'Année de la France au Brésil**, CFR souhaite maintenir le réseau de coopération et d'action culturelle en l'état**. Comme l'a indiqué le président du comité français de l'Année de la France au Brésil, M. Yves Saint Geours, lors d'un entretien avec le DGM il est essentiel de ne pas obérer les effets importants de levier de notre coopération (1/10) en réduisant davantage notre dispositif. Le maillage fédéral par le réseau performant des Alliances françaises et des deux EAF (Cendotec à São Paulo et Maison de France à Rio) est à souligner dans ce pays-continent, mais **le pilotage stratégique des missions de**

coopération linguistique, éducative, culturelle et artistique confiées aux Alliances françaises revient à l'équipe du Service d'action et de coopération culturelle par l'établissement d'une convention d'objectifs et de moyens. Cette convention doit établir clairement les missions et les financements confiés au réseau des Alliances françaises.

Praça da Sé : la cathédrale

En ce milieu de semaine, les portes de la cathédrale sont grandes ouvertes. Les fidèles écoutent la voix du prêtre qui résonne comme un chuchotement rauque du fond de la sacristie. Le recueillement se lit sur les visages. Surgissant de son banc, une bigote zélée prend à partie le photographe. Ses yeux roulent comme des billes de silex. Après moult invectives, elle finit par lui caresser le bras. Elle affirme ne pas lui en vouloir personnellement. Sa colère froide s'est semble-t-il reportée sur l'esprit malin qui a envoyé le photographe troubler le lieu saint.

Ce jeudi soir même, dans l'usine désaffectée de Santo Amaro, dans le sud de la ville, le père Marcelo réunira près de vingt mille personnes dans l'hystérie collective. Son secret ? Réciter la Bible en musique. Et pas n'importe laquelle : du rock'n roll ! Pour enrayer la migration des catholiques vers les églises évangélistes, le « curé pop » – comme on l'appelle malicieusement – fait des entorses aux règles édictées par Rome. En modernisant le discours, il veut s'adresser à une population essentiellement urbaine. Aujourd'hui, selon l'institut d'enquête vox populi, 65 % de la population se déclare catholique, 22 % évangélique et 10 % athée. Le Brésil garde son titre de premier pays catholique du monde.

Des sans-abri squattent les marches de l'entrée principale.

Un jeune employé profite d'une pause pour venir se recueillir.

Bras ouverts pour recevoir la parole divine.

Une vieille et frêle amérindienne ouvre les mains vers le ciel, un chapelet noué autour des doigts.

Piercings à l'oreille, une jeune étudiante prie en fermant les yeux.

À l'écart des fidèles, caché derrière un pilier de soutènement, un hindou égaré a du mal à trouver la sérénité.

Une jeune mère de famille pose devant la cathédrale.

_SP Handball

BBBBand
BBB

Dimanche à la brocante

Tous les dimanches, sous le MASP, se tient une brocante, bon chic bon genre, où les chineurs invétérés viennent en plus grand nombre que les passants en goguette sur la grande avenue. Un rendez-vous pour les habitués de l'iconographie ancienne, à la recherche d'une mémoire de la ville qui n'existe plus que dans des gravures jaunies. Plus loin, des bibelots religieux d'inspiration baroque rappellent aux amateurs que le Minas Gerais n'est pas une province si éloignée.

Antiquaire, née à Bucarest d'un père hongrois et d'une mère bulgare, Dorothy Lenner propose sur son stand des bijoux et des objets décoratifs qu'elle choisit avec soin. En Roumanie, elle se rappelle que le français était la deuxième langue parlée dans la famille. Venue faire ses études de pharmacie à Buenos Aires, elle y rencontre son mari brésilien. Elle habite désormais la vieille ville. L'une de ses trois filles est psychothérapeute à Londres. Les deux autres ont épousé un Sikh et un Chinois.

Tatah est une figure du marché. Tous les brocanteurs s'amusent de ses frasques. Il vient sur le marché pour débusquer un bijou ou une fourrure. Artiste transformiste patenté, il ne se fait pas prier pour entonner des airs d'Édith Piaf ou de Joséphine Baker avec des trémolos dans la voix. Pour les commémorations du bicentenaire de la Révolution française, il dit avoir défilé sur les Champs-Élysées en costume de Louis XVI. On le croit volontiers.

Un marchand de bijoux dispose sa vitrine.

Un marchand d'appareils photo exhume de vieux modèles argentiques.

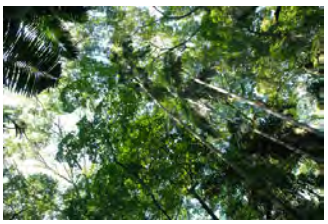
Petites statuettes religieuses sur l'étal d'un antiquaire.

Un antiquaire propose des reals portugais et des cruzeiros, pièces de monnaies anciennement en usage au Brésil. Depuis seulement 1994, le réal brésilien est la monnaie officielle.

Abrité par le MASP, le marché des antiquaires vit ses dernières heures de la journée.

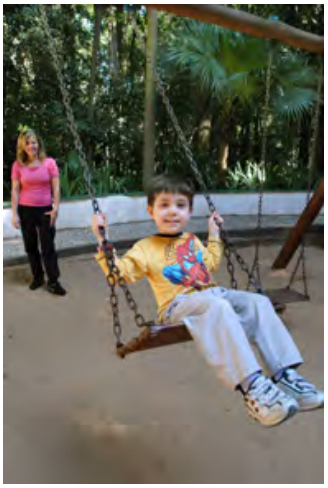
Le jardin Paulista et le marché

Le jardin Paulista, c'est aussi le nom d'un quartier de la zone est de São Paulo situé entre l'avenue du même nom, l'avenue Brigadeiro Luis Antonio et la rue Estados Unidos. Dans la cacophonie de béton de la ville, il n'y a parfois plus de lien évident entre le mot « jardin » et l'espace naturel, comme c'est le cas pour le quartier Jardim Europa, situé un peu plus à l'ouest. Mais cette fois le toponyme correspond exactement à ce que l'on trouve en matière de palmes, de sentiers ombragés, d'essences et d'humidité.
Poumon d'une des mégalopoles les moins pourvues en espaces verts au monde, le jardin accueille le dimanche, sur sa marge le long de l'avenue, un pittoresque marché traditionnel où il fait bon vivre et manger.



Pour nous rappeler que nous sommes dans un pays tropical.

Deux étudiants dans les allées ombragées du jardin Paulista.



Jardin d'enfants.

Sur le marché Paulista, une lanchonete propose une cuisine exotique.

Sous l'œil du rédempteur.

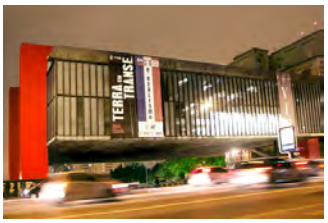
Vue générale du marché.

_SP Le marché Paulista et le jardin old

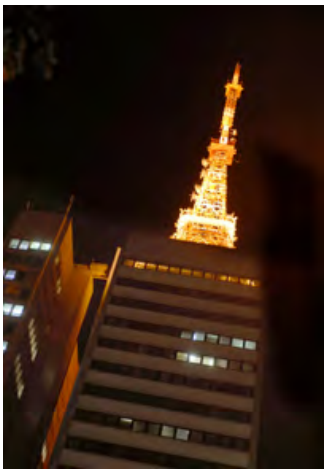
La ligne de São Paulo

Longue de 3 kilomètres, l'avenue Paulista symbolise la puissance économique de São Paulo. Comme dans toute la ville, la réglementation urbaine interdit l'affichage publicitaire.
Des grands airs d'un *downtown* à l'occidental le jour avec une présence humaine la nuit qui fait toute la différence. À l'inverse de ses grandes sœurs américaines ou européennes, qui se vident de leurs employés à la sortie des bureaux, transformant le centre en un no man's land lugubre, la ville brésilienne des affaires continue à vivre paisiblement jusqu'à une heure avancée.

Derrière les verres fumés se cachent des entreprises d'import-export ou des banques.



Le musée d'Art de São Paulo (MASP), construit en 1968 sur un projet de Lina Bo Bardi, est l'un des bâtiments les plus représentatifs de São Paulo. Il abrite les plus importantes collections d'art occidental de l'Amérique latine, avec des œuvres qui s'étendent de l'Antiquité classique à l'art contemporain.



Les antennes éclairées des chaînes de télévision rythment l'avenue Paulista.

Vision de la densité architecturale et de la variété des styles architectoniques.

Un sans domicile dort à l'abri des regards. En arrière plan, le vestige d'une vieille demeure rappelle la richesse des anciens exploitants de café.

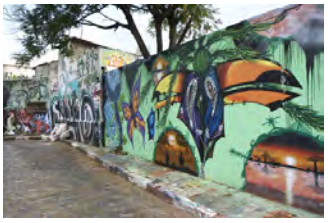
Pause cigarette au pied des tours dans un quartier d'affaires.

Tags et grafs à Vila Madalena

Dans le quartier de Pinheiros, la Vila Madalena accueille des artistes, des écrivains, des journalistes ou des réalisateurs. On y trouve de nombreuses galeries d'art, des ateliers et des boutiques de mode. Mais l'attraction principale reste les fameux bars de la Rua Aspicuelta où la jeunesse branchée et bohème paulista vient s'enivrer à la tombée de la nuit. En journée, les rues escarpées laissent admirer les graffitis.

Des graffitis habillent les murs de la Vila Madalena.

Les compositions des graffiteurs se succèdent dans un chaos de styles, entre réalisme naïf, calligraphie et lettrage « wild style ».

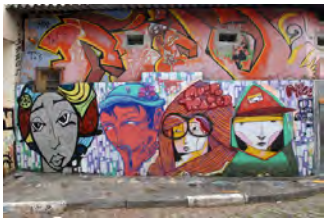


D'essence urbaine, la fresque murale s'amuse avec le kitsch tropical.

Muni d'une simple bombe aérosol, et éventuellement d'un pochoir, chaque artiste développe un style particulier dans un esprit de compétition. Le pire écueil serait de passer inaperçu.

Un graffiteur inspiré s'est amusé à dessiner un spermatozoïde aux formes anthropomorphiques.

Voués à la disparition, les graffitis communiquent une forme d'altruisme et d'urgence de la création.



Sur ce graffiti, l'artiste a symbolisé quatre races humaines suivant la classification basée sur la couleur de la peau.

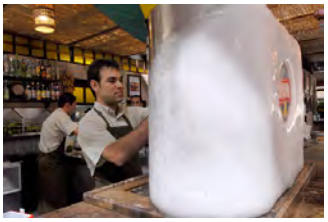
Le marché municipal

Inauguré en 1933, l'immense bâtiment néo-classique du Mercado Municipal reçoit une moyenne de 14 000 visiteurs par jour. Les 350 boutiques et stands proposent le meilleur choix possible, que vous soyez amateur de poisson, de viande, de fruits, de légumes, de graines ou d'épices. La fraîcheur et la qualité des produits font la fierté des commerçants. Aventureux, laissez-vous tenter par un steak de caïman yacaré taillé dans le filet.

Deux vendeurs d'épices et de condiments attendent le client qui trouvera ici de quoi relever ses mets : huile de noix ou de palme, poivre vert, blanc et noir, cumin, clous de girofle, gingembre, thym, cannelle, piment de Bahia ou ail croquant.

En mezzanine, des lanchonetes, des bars et des restaurants accueillent les clients dans une ambiance conviviale.

Outre les traditionnels kiwis, melons, raisins, fraises, bananes, ananas, mandarines, litchis mangues, pastèques, on retrouve sur cet étal une grande variété de fruits tropicaux et exotiques produits au Brésil : papayes, figues de barbarie, fruits de la passion, mangoustans, açaís, sapotis ou caramboles.



Servie glacée, la bière coule à flot. Quatre marques se partagent le marché : Brahma, Kaiser, Primus ou Skol.

Des marchands de fruits sont fiers de la qualité de leurs produits.

La charcuterie brésilienne s'appuie sur la qualité de ses élevages de porcs.

Un boucher montre un morceau taillé dans la queue d'un caïman yacaré. Destinés à la consommation, les reptiles sont élevés dans des fermes du Pantanal, dans le sud-ouest du pays.

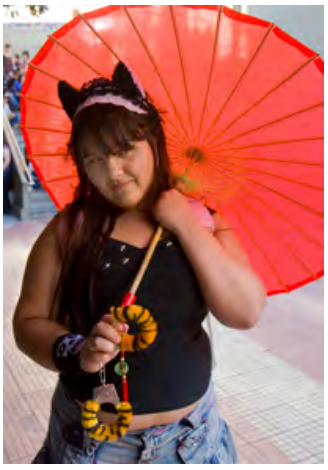
_SP Liberdade jeunes supplément

Une jeunesse bigarrée

Tous les dimanches matin, une jeunesse bigarrée se donne rendez-vous à la station de métro Liberdade. Point de départ pour des sorties en groupe, les bancs en espalier sont propices à la rencontre. On y poireaute ferme et on y flirte dans un esprit bon enfant. Les bandes se toisent et se mélangent dans un joyeux désordre. Les copains d'abord ! La faune la plus excentrique squatte l'étroite cour coincée en contre-bas du marché. S'y retrouvent les passionnés de mangas, les post-punks, les gothiques et les branchés de tous poils.

Gants en résille noire et robe en soie garantie 100 % synthétique, mascara et crayon autour des yeux, une Lolita décoche des œillades comme des éclairs.

Bandana noué autour du pantalon, bottes en cuir noir, ceinture à clous et poignet de force sur une mitaine, petit débardeur noir basique, la mode se conjugue avec des influences punk-rock.

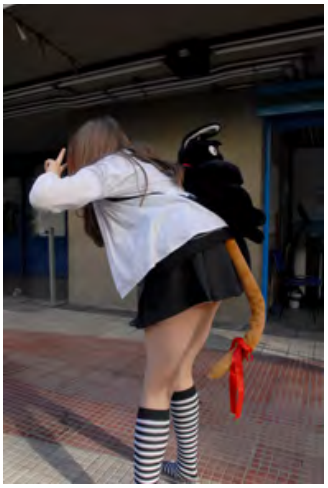


Ombrelle chinoise et oreille de loup-garou, menottes gainées de fourrure tigre, l'humour manga se retrouve dans un déguisement composite.

Teinture violette dans les cheveux, pantalon slim ou jupe d'homme, deux adolescents au look parfaitement étudié feignent l'indifférence dans l'objectif.

Dans la complicité et les rires, la jeunesse lâche le temps d'un week-end leur uniforme scolaire.

Des passionnés de mangas reluquent les aventures de leurs héros favoris.



Et si j'étais un animal ? Chaussettes à rayures et minijupe, une jeune Paulista provoque le rire des passants.

Le quartier asiatique

Dans les années 1970, le quartier connaît un nouvel essor en développant une architecture asiatique avec un immense portail, des toits rappelant des pagodes, des lanternes et des idéogrammes. Les personnes d'origine japonaise nées au Brésil sont appelées Nipo-brasileiros (Japonais-Brésiliens). La présence de Chinois et de Coréens donne à Liberdade un avant goût de l'Asie.

Toits ornés à la façon des pagodes, les commerçants affichent leurs origines.

Spiderman, Batman ou Cochon grognon ? Une fillette craque pour une marionnette à main.

Pâtes de riz et champignons déshydratés, sauce aigre-douce et pousses de bambou, thé vert et gingembre, tout le nécessaire pour vivre comme un parfait Chinois.

Le pantographe sert ici à reproduire un dessin d'enfant.

Devant le stand de produits artisanaux, on craque pour une lampe en bambou et en raphia. À moins que le choix ne s'oriente sur une petite flûte à piston en bois ou un wakouwa, ces petites figurines montées sur ressort que l'on a plaisir à désarticuler.

Deux jeunes nipo-brasileiros s'arrêtent devant le marchand de poussins.

Deux Paulistas profitent de la clientèle asiatique pour proposer de savoureux breuvages.

La pinacothèque et le parc de la Luz

Située en face de la Estação « la gare » da Luz , la Pinacoteca do Estado accueille des expositions temporaires et des collections importantes d'artistes décrivant l'évolution de la société brésilienne depuis la période coloniale. Avec son fronton et ses colonnades, l'imposant bâtiment en briques rouges a été inauguré en 1905, ce qui en fait le musée d'Art le plus ancien de la ville.

Fronton d'entrée de la Pinacoteca do Estado construite, à l'origine, pour abriter le lycée des Arts appliqués.

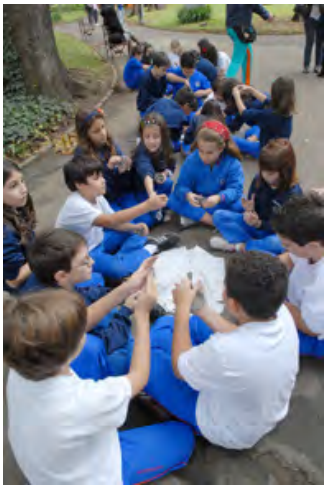
Vue de la passerelle qui relie les différents corps du bâtiment, des étudiants patientent dans un patio.

Trois adolescentes contemplent une installation d'art contemporain.

Des jeunes s'amusent avec le photographe en faisant des signes tribaux.

Après la visite des expositions, des jeunes se détendent dans le parc de la Luz attenant à la Pinacoteca. Parmi les curiosités architecturales du parc se trouvent le Ponto Chic (une ancienne Maison du thé) et deux kiosques.

Une classe de maternelle déambule parmi les fontaines. Au détour d'un sentier, les enfants admireront les jets d'eau, les sculptures contemporaines, la grotte et la petite cascade.



Atelier improvisé de poterie au pied d'arbres centenaires.

Paulistes

Ils sont jeunes ou moins jeunes, ils sont Blancs, Jaunes et parfois Noirs, mais tous ont l'énergie contagieuse des métropolitains. Depuis que São Paulo a supplanté Rio dans la course à la prépondérance économique, et qu'elle lui taille à présent des croupières même sur le terrain de la culture, l'agitation est devenue perpétuelle sur les bords de la Paulista. On y passe, on s'y montre, on s'y donne rendez-vous. Se planter sur l'avenue et observer ce qui s'y déroule, c'est avoir un raccourci saisissant de la diversité des cultures. C'est aussi la preuve éclatante que São Paulo joue définitivement dans la cour de la modernité.

Bassets chics.

Cornet de glace pris sur le pouce à la sortie du bureau.

Campagne de sensibilisation aux maladies oculaires sous le MASP.

Gestes tendres sur l'avenue Paulista.

Benedita et Reginaldo viennent du lointain état de Paraïba dans le Nord-Est. Ils sont Paulistes, juste pour quelques jours de vacances urbaines.

Ils se croisent, se frôlent ou s'embrassent.

Animation de rue devant la terrasse d'un bar.

Une favela comme les autres

Paraisópolis est la deuxième favela de São Paulo en termes de population. Elle a la particularité de jouxter l'un des quartiers les plus riches de la ville Morumbi où les tours abritant des piscines privées surplombent littéralement la misère la plus criante. Ici, le contraste entre les riches et les pauvres est le plus fort. Paradoxe d'un pays multiculturel, qui a érigé le brassage des races en vertu cardinale, ou fatalité du capitalisme, on remarquera qu'à la périphérie de la ville blanche, celle du centre des affaires, vit une population beaucoup plus métissée.

La rue s'organise avec des artères principales et des rues secondaires munies de trottoirs. L'électricité équipe la grande majorité des foyers. Le gouvernement essaie de limiter les branchements illégaux à moins de 5 %. Devenir un client de bonne réputation qui paie ses factures peut être un passeport vers une nouvelle vie. La facture d'électricité est une preuve de domicile fixe et peut mener à la délivrance d'un certificat de résidence. Une telle attestation est indispensable pour obtenir un travail, acheter à crédit ou obtenir un prêt.
Un effort conséquent a consisté à remplacer des frigos anciens par des modèles récents plus performants. Derrière les maisons relativement finies en bordure des rues, commence le règne d'un chaos inextricable où il est aventureux de s'introduire.

Une mère est fière de présenter son fils.

Partie de billard sur à la terrasse d'un bar.

Au carrefour principal, des cabines téléphoniques sont installées dans la favela.

Pendant que la partie de cartes s'éternise, la camionnette des pompiers file à toute allure dans un bruit de sirène.

Après l'école, des collégiens ont tombé leur tee-shirt blanc réglementaire, siglé des couleurs de la ville de São Paulo..

Mur peint de l'école maternelle *Pedacinho do Ceu* (« Un petit bout de ciel »). On estime à 5 000, le nombre d'enfants ne pouvant pas bénéficier de place à l'école.

Actions sociales dans la “Ville Paradis”

Créé en 2007, l'Instituto EntreAtos de Promoção Humana est une organisation sociale, sans but lucratif, qui s'est donné pour objectif d'améliorer les conditions de vie des habitants de Paraisópolis. Dirigée par Denise Paixão, EntreAtos a reçu le prix Ludicidade et s'est vu décerner le label Pontinho Cultura (« Point Culture ») par le ministère la Culture brésilien. Les enfants et les adolescents ont à leur disposition diverses activités : lecture, initiation à l'usage d'un ordinateur, ateliers de dessin, natation, football, Ju Jitsu, échecs ou *capoeira*. Les adultes ont accès à des séances de yoga et de *reiki*, à des activités de soin et de beauté, à des réunions pour développer l'entreprise artisanale ou encore à des cours sur les métiers du bâtiment.

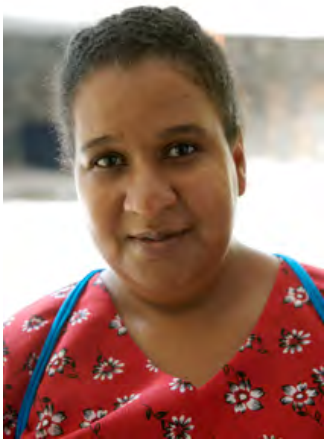
Située sur les hauteurs de la colline, la villa mise à la disposition de l'institut EntreAtos offre un point de vue sur Paraisópolis.

Denise Paixão, la responsable d'EntreAtos, est fière de présenter sa photo au bras du président Lula.

Alexandro Jose Ferreira est professeur de capoeira à EntreAtos.

Mouvement d'équilibre qui finira par une roue.

Pour la beauté du geste, Alexandro répète un saut périlleux avant.



Matilde Silva Correa est une habituée des lieux. Elle fabrique elle-même des colliers – qu'elle vend 10 R$/pièce (environ 3,50 €) – avec trois bouts de ficelle et des morceaux de tissus récupérés. Pour conjurer le sort, elle raconte la fin tragique de son fils venu sauver son cousin en haut d'un poteau électrifié. Deux morts pour un cerf-volant.

L'épicentre

Sur la place Clóvis Bevilácqua, un accordéoniste capte l'attention des passants par sa virtuosité acrobatique. Musique du Nord-Est, et Nordestins qui rappellent que São Paulo attire les migrants de toutes les régions de ce pays-continent.

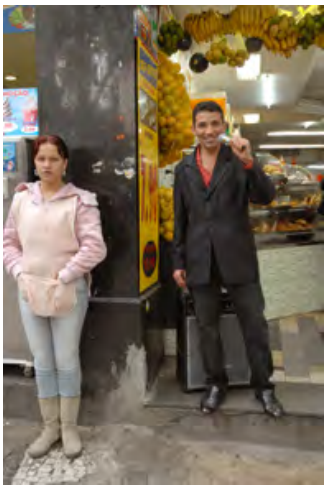
Une voix, deux guitares, trois bonnes raisons de se laisser charmer par cette saudade empreinte de nostalgie.

Un dessinateur de rue exprime sa vision de la ville tentaculaire.

Une vendeuse sans âge a réussi à attendrir le client du cireur de chaussures, qui lui achète une friandise.

Deux vendeuses de disques numériques attendent le chaland.

Rue piétonne avec une alternance de pavés en marbre blanc et de dalles en granit.

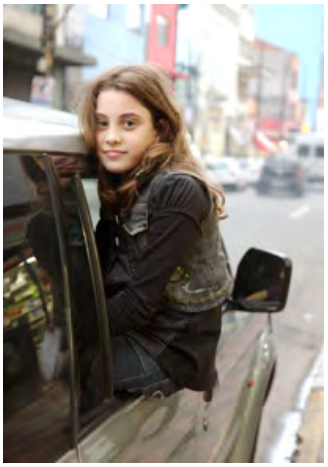


Micro à la main, sourire aux lèvres, le vendeur d'un snack harangue le passant.

En mouvement

On a dit que l'absence de vision politique, en matière de développement économique, avait conduit à une surindustrialisation des provinces du Sud au détriment du Nord-Est.
Les quatre états du Sud – São Paulo, Rio Grande do Sul, Santa Catarina, Parana auquel s'ajoute celui de Rio de Janeiro de par la place centrale qu'a occupé cette dernière ville dans l'histoire du pays –, concentrent en effet tout le tissu industriel d'un pays grand comme vingt fois la France. Cette absence de décentralisation a conduit à une surpopulation des villes du Sud, qui les condamne à une croissance sans fin alors que la géographie impose certaines règles.
De là découle une immigration de l'intérieur qui engorge les centres urbains, mais qui en affirme aussi le dynamisme. Une suractivité qui, miraculeusement, n'a pas fait perdre aux gens la notion du savoir-vivre en société. Jusqu'à quand ?

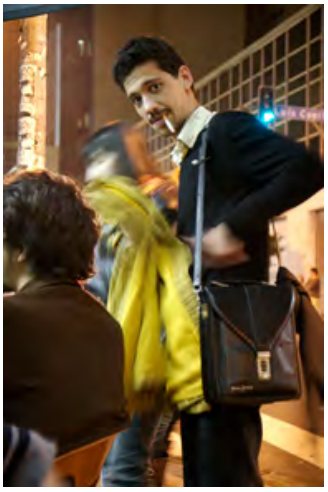
Le bus pour aller au travail ...



L'automobile pour aller à l'école ...

La pause déjeuner avant de reprendre le boulot.

Le pot du soir après le travail ... ou les études ...



Vite, au rendez-vous, malgré la pluie ...

Pátio do Colégio

Ce vendredi, des sans-abri sont venus se regrouper sur l'esplanade du Colégio pour demander des mesures de soutien. Jeté à la rue à la suite d'un licenciement, Adao Souza Nenes, 35 ans, est familier de ces rassemblements. Avec ses mains, il mime une colombe, symbole de paix et de liberté. Après deux ans passés à la rue, il se raccroche à l'espoir d'une vie meilleure. Jusqu'à quand ?

Les passants ne prêtent guère attention aux tee-shirts bleus siglés de « O Movimento nacional de Meninos e Meninas de Rua ». Fondé en 1985, le Mouvement national des garçons et des filles de la rue est une organisation non gouvernementale bien connue en Amérique latine. Ses bénévoles aident les jeunes de la rue à partir du bon pied en obtenant une éducation et, accessoirement, des vêtements et de la nourriture. Le Mouvement des sans-toit du centre de São Paulo (MSTC) dénonce la carence de logements pour les familles modestes.

La large esplanade, bordée de constructions aux murs blanchis, constitue le centre historique de São Paulo. Le Pátio do Colégio, est une ancienne mission fondée par les Jésuites en 1554. Son établissement par José de Anchieta et Manuel da Nóbrega est l'acte fondateur de la ville de São Paulo. Parfaitement rénovée, la façade semble avoir traversé les âges sans heurts. Seule une petite plaque rappelle aux piétons : « São Paulo nasceu aqui ! Pateo do Collegio, 455 anos » (« São Paulo est née ici ! La Cour du Collège, 455 ans »).

Après l'office, des moines franciscains viennent réconforter les sans-abri.

Deux moines franciscains posent devant l'église José de Anchieta.

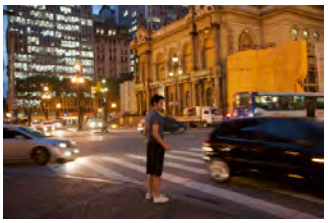
Assommé par l'alcool, un sans-abri s'est endormi sur des marches.

Venu des campagnes du Nordeste, un sans-abri découvre la dure vie urbaine.

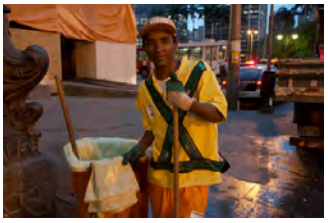
Image récurrente de la rue Paulista, un sans-abri dort à même le trottoir dans un grand dénuement.

Du Teatro Municipal à l’Hôtel de Ville

Scène de rue devant le Teatro Municipal. Véritable institution culturelle, l'imposant théâtre présente des opéras, des concerts et des ballets depuis 1911. Construit en grès et en marbre rouge, ses intérieurs sont décorés dans un style proche de celui du palais Garnier à Paris.



Praça du Teatro Municipal, à la jonction entre deux images de la ville, celle du verre et celle de la pierre.



Un employé sur le parvis du Teatro Municipal.

Le viaduto do Chá relie la Praça du Teatro Municipal à la Praça da República.

À la tombée de la nuit, deux jeunes Paulistas attendent des amis pour commencer la soirée.

Sous le viaduto do Chá coulait autrefois une rivière. Le flot de voitures de l'avenue Nove de Julho s'engouffre en sous-sol sous l'immense agora au pied des tours et ressortira quelques centaines de mètres plus loin.

Statue de José Bonifácio de Andrada e Silva (1763-1838), ministre de l'Intérieur et des Affaires étrangères après l'indépendance du Brésil. En arrière-plan, l'immeuble carré du Banesta accueille l'Hôtel de Ville.

Sur la Praça da República, un homme-sandwich propose le rachat d'or et de bijoux.

Le Jogo do bicho

Le « jeu de l'animal » est une sorte de loto non-officiel très apprécié des classes populaires, révélateur de la propension du Carioca à croire en sa bonne étoile pour transcender les vicissitudes du destin.

Interdit dans le principe, mais toléré dans les usages, il permet le fonctionnement de toute une économie parallèle qui enrichit ceux qui sont en bout de processus les *contraventores* ou *banqueiros* et qui rétribue modestement ceux qui le diffusent au coin des rues.

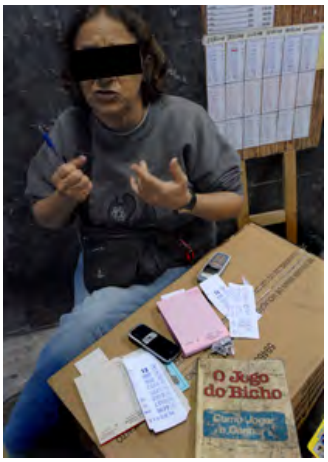
Le système reste très organisé et transforme en quasi-fonctionnaires, les hommes et les femmes qui tiennent le rôle de ces bookmakers un peu spéciaux. Car ici on parie en fonction de ses rêves ou des hasards de la vie qui, une fois interprétés par le meneur de jeu, trouvent une correspondance en un animal fétiche, chien, serpent, ou autre caïman qui renvoie finalement à une série de nombres.

Les paris portent ensuite sur les unités, les dizaines et les centaines qui, par de savantes correspondances et martingales subtiles, payent à la hauteur des mises, ceux qui se sont inscrits sur les registres.

Près du jardin botanique, le bookmaker a pignon sur rue... jusqu'à huit heures par jour, pour être rémunéré 10 % de la mise. L'argent va régulièrement chez le contraventor. On dit que cette manne est réinjectée dans les « œuvres sociales », telles les écoles de samba.

On peut gagner beaucoup, mais certaines règles sont à suivre : ainsi, pas de paris sur des nombres trop populaires diffusés par les médias ou déterminés par l'actualité. Par exemple, on n'acceptera pas le nombre correspondant aux victimes d'une catastrophe... question d'éthique et de rentabilité : mieux vaut diviser l'assiette des parieurs au maximum pour valoriser le gros lot.

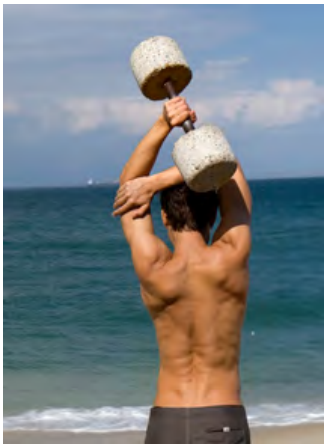
Des reçus en bonne et due forme sont établis et permettent aux gagnants d'être payés rubis sur l'ongle.



La police ferme les yeux sur le manège mais est obligée de justifier parfois sa fonction.
Elle dressera alors un procès-verbal de flagrant délit avec saisie du matériel duquel elle aura pris soin d'ôter les pièces à charge, telles les fiches identifiant les paris et leurs montants.
Moyennant finances bien sûr... chacun sa loi.

Le culte du corps

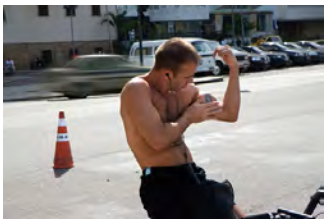
Dans une ville où la température descend rarement en dessous de 20 °C, la plage n'est jamais très loin pour accueillir les sportifs de toutes générations. Peau bronzée et huilée, le corps s'exhibe avec naturel et décontraction. À pied, à vélo ou en rollers, le bord de mer permet à chacun de transpirer comme il le veut. Sur le sable, le volley remporte les suffrages, suivi de près par le football, les jeux de raquettes, le jonglage avec un ballon et le surf.



Au commencement d'Ipanema, sur la petite plage Eugênio Franco, un adolescent travaille ses triceps avec des haltères coulés dans du béton.

Les plus belles vagues balaient la plage de Copacabana et viennent s'échouer à Leme pour le bonheur des surfeurs.

Ce dimanche, la circulation automobile a été coupée sur l'avenue Atlântica qui longe Copacabana. Au son d'une musique endiablée, des moniteurs motivent la troupe des cyclistes avec des haut-parleurs. À l'initiative de ces animations, un centre sportif et de soins esthétiques qui comptent ainsi attirer de nouvelles recrues.



Un cycliste bodybuildé s'applique de la crème pour protéger son tatouage du soleil.

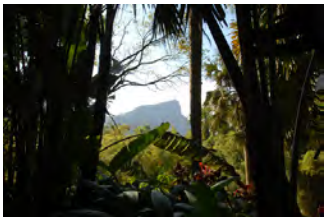
Il est 22 heures : un stade éclairé près de la station de métro Estacio accueille des enfants jusque tard dans la nuit.

Plus loin, quatre adolescents s'entraînent au skate park.

Figure acrobatique sous le regard d'un copain.

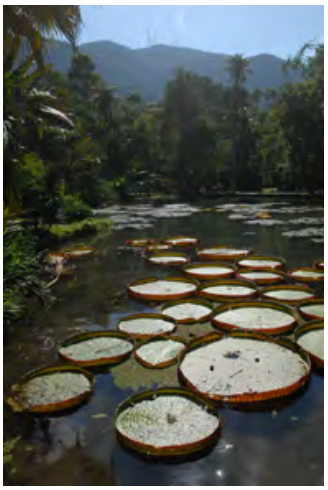
Le jardin botanique

Si Rio peut s'enorgueillir d'être la seule (ex)capitale au monde à posséder une forêt primaire en son centre, celle de Tijuca, elle peut aussi être fière de son jardin botanique d'exception qui vient de fêter, en 2008, son bicentenaire. Fondé par le prince Régent du Portugal João VI quelques mois après le transfert de la cour royale, de Lisbonne à Rio, devant l'invasion napoléonienne, il conserve encore les premiers palmiers que le monarque aurait plantés de ses mains. Les 140 hectares accueillent plus de 350 000 espèces d'arbres et de végétaux, dont certaines importées de contrées aussi lointaines que l'île Maurice.



Le jardin abrite aussi une école botanique et des serres qui en font un précieux conservatoire de la biodiversité.

Il reste avant tout un lieu privilégié de promenade pour les Cariocas, qui y viennent en famille, et les touristes qui y affluent en nombre.



Classé au patrimoine mondial de l'Unesco, le jardin a su garder la mesure de l'intimité et le sens du silence : on peut y rêver en solitaire et s'y perdre avec nonchalance pour mieux se retrouver.

Le petit oiseau va sortir... c'est le cas de le dire, mais plutôt des cimes.

Lapa

C'est ici que l'on retrouve les charmes du vieux Rio populaire. Détruite en grande partie dans les années 1920, à cause d'une pensée moderniste dont beaucoup regrettent aujourd'hui le radicalisme, la vieille ville des XVIII et XIXe siècles est ici miraculeusement préservée. Les choses auraient pu mal tourner pour ce quartier assez pauvre, où zonent toujours travestis et SDF, si quelques antiquaires éclairés n'avaient commencé un travail individuel de réhabilitation de certaines demeures pour en faire des boutiques.
La recette a pris et, actuellement, on a tendance plutôt à restaurer qu'à raser pour reconstruire. Lapa est comme une Havane subtropicale en miniature où, devant les façades colorées, passent des écolières en uniforme, et où les demeures ouvertes sur la rue ombragée exhalent la musique des origines.

Le célèbre aqueduc de Carioca, ou "arcos da Lapa", construit en 1750 mais désaffecté, sur lequel passent depuis 1896 des tramways brinquebalants, est l'une des images marquantes de la ville.

L'escalier en céramique du Selaron, rue Manuel Carneiro, point de départ d'une balade sinueuse vers Santa Teresa.

Rue Joaquim Silva : table ouverte pour musiciens experts.

Crabes au déjeuner?

Rue Teotônio Regadas : se tient depuis 1938 l'Adega Flor de Coimbra, le plus vieux restaurant portugais de la ville.

La cathédrale métropolitaine São Sebastião, inaugurée en 1976, est due à Edgar de Oliveira da Fonseca. Son cône de 90 mètres de hauteur rappelle peut-être qu'un morro fut totalement arasé pour le remodelage de la zone en bordure de Lapa. Elle peut accueillir, sous son voile de béton et de verre, 20 000 fidèles.

Le Corcovado

On a tout dit ou presque du Corcovado. Plus grande statue de pierre représentant le Christ jusqu'en 1994 (détrôné à cette date de quatre petits mètres, par un épigone bolivien), le Christ rédempteur, emblème de Rio depuis 1931, est devenu celui du Brésil pour le monde entier.
Dominant la forêt de Tijuca, la statue s'élève sur un piton de 700 mètres, l'un des nombreux morros qui lui ont valu son nom corcova (« le bossu »). Le belvédère offre une fabuleuse vue panoramique presque circulaire sur la ville, la baie de Guanabara et l'océan.

On y accède directement par un funiculaire spécial ou par des minibus disponibles à partir d'un parking en contrebas. L'accès aux piétons et aux cyclistes est aussi autorisé depuis ce point mais il faudra alors plusieurs kilomètres d'efforts pour arriver au sommet. La ligne de tramway régulière de Rio permet enfin de s'en approcher de manière pittoresque depuis le centre-ville en passant par Lapa et Santa Teresa.

- En chiffres :
. 30 mètres de hauteur auxquels s'ajoutent les 8 mètres du piédestal
. envergure : 28 mètres
. dimension de la tête : 3,75 mètres
. dimension des mains : 3,20 mètres
. poids : 1145 tonnes

- En dates :
. 1884 : inauguration de la ligne ferroviaire entre Cosme Velho et Paineras
. 1901 : la ligne devient la première ligne électrifiée du Brésil
. 1922 : pose de la première pierre des fondations
. 1923 : une souscription est ouverte pour la construction du monument par l'ingénieur Heitor da Costa qui conçoit une structure métallique, finalement remplacée par du béton armé
. 1931 : inauguration de la statue, la plus grande de style arts-déco, dessinée par Carlos Oswald et sculptée dans de la stéatite par le Français Paul Landowski
. 1973 : classement en tant que monument historique
. 1980 : visite du pape Jean-Paul II

Lieu de prédilection des touristes, c'est aussi celui des voleurs. La police touristique est en faction près des belvédères annexes, qui offrent des vues intermédiaires sur la ville ou le monument lui-même.

Roberto vient régulièrement à vélo depuis la basse ville. Un exercice de haute endurance qui lui fait oublier ses soixante et un ans !

Le cimetière São João Batista

À Botafogo, juste au nord de Copacabana, le cimetière São João Batista est le plus grand de Rio de Janeiro. Depuis 1852, il est la dernière demeure de personnages illustres, tels le compositeur Villa-Lobos, la chanteuse Carmen Miranda, l'aviateur Santos-Dumont, ou plus près de nous, le guitariste Baden Powell. Au pied du morro « montagne» de São João Batista, il étale ses travées rigoureusement rectilignes, comme une ville dans la ville dont on comprend toute l'ampleur depuis une vue en hauteur.
Ce « Père Lachaise brésilien » est l'un des nombreux paradoxes de la ville au sens où la place affectée aux défunts semble être aujourd'hui plus importante que celle disponible pour les vivants.

Comment résister à l'appel de l'espace lorsqu'on vient s'entasser dans une ville qui compte déjà des centaines de favelas ? Tous les escarpements sont bons pour bâtir un logis, même si pour cela il faut rogner sur l'écrin vert du repos éternel. Le respect a ses limites.

Mieux vaut s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints, c'est ce que semble dire cet ange en montrant le Christ du Corcovado.

Profusion de la statuaire et des formes éclectiques d'un XIXe siècle triomphant.

Vers l'est, se profile la favela du Morro da Saudade.

Le Clube Renascença

Situé au nord de Rio, entre Vila Isabel, Tijuca, Aldeia Campista et Grajau, le quartier d'Andarai est l'un des plus vieux de la ville. Son nom « La rivière des chauve-souris » rappelle un lointain passé indien. Colonisé dès le XVIe siècle par les Jésuites, qui y implantèrent la culture de la canne à sucre et son lot d'esclaves, il n'est pas étonnant d'y trouver aujourd'hui des écoles de Samba qui plongent dans les racines de l'africanité pour, chaque année, ressusciter le carnaval. Le Clube Renascença, qui occupe, au Barão de São Francisco, un ancien réduit à esclaves, est le théâtre de l'une des plus fameuses *rodas* de la cité, c'est-à-dire de manière imagée, le cercle où l'on danse ensemble la samba. Ici, c'est la *Samba do Trabalhador* (« la samba du travailleur »).

Fréquenté par les meilleurs sambistas cariocas, on y danse et mange en famille ou entre amis, pour des sommes plus que modiques, en écoutant une douzaine de musiciens attitrés qui s'y produisent inlassablement.

Un répertoire énorme pour des marathons de danse organisés par des maîtres de cérémonie comme Almir Guineto ou Wilson Moreira. Aujourd'hui, c'est au tour de Sheila Aquino d'y emmener son groupe d'élèves, pour une application *live* des préceptes de son cours de samba de style "gafieira".

Chorégraphie et improvisation. Le niveau de technicité peut atteindre des sommets, mais l'entente dans le couple de danseurs est indispensable.

Le lieu a été fondé dans les années 1950 comme un espace de divertissement et d'affirmation de la culture africaine, mais a depuis dépassé tous les clivages.

Si les écoles de Samba ont comme objectif principal de concourir collectivement pour le carnaval, la danse populaire, notamment la samba de gafieira (samba des bas-fonds) , permet au couple de briller individuellement en société. Une manière aussi de tester la qualité de son art en le comparant aux prouesses des autres danseurs.

L'esprit des lieux c'est eux : la Samba do Trabalhador, labélisée « Clube Renascença » se décline aujourd'hui en CD et en DVD !

Petit réglage avant de s'élancer sur la piste.

Sur les hauts de Petrópolis

Sergio et Rosalia sont des Cariocas comblés. Un pied-à-terre à Rio de Janeiro, et un domaine à Itaipava, à une grosse heure de route du centre-ville. Les pieds dans l'eau et la tête dans les cieux clairs de ce petit paradis tropical perdu entre les morros du Pétrópolis. La synthèse de l'honnête homme brésilien, entre culture et nature.

Aux alentours, l'ancienne résidence d'été de l'empereur Dom Pedro (Pétrópolis), la ville de l'impératrice Thérèse (Teresópolis), ou encore la Nova Friburgo (enclave d'immigrants suisses) avaient installé dans un pays de misère l'aristocratie altière et la villégiature de luxe d'un XIXe siècle fastueux. Il en reste un plaisir fou des élites à fuir la canicule estivale de la côte pour goûter à la fraîcheur des étoiles. « Gentryfication » efficace d'un paysage à couper le souffle : ici, les classes plus qu'aisées vivent dans des résidences verrouillées par des gardes policés et dans des clubs autant fermés que dispendieux, qui se chargent d'assurer le lien social et sportif entre *happy few* . Vivre à Itaipava se mérite, mais on n'a guère de motif de verser « les larmes de la montagne » – sa traduction de l'amérindien – ni de se lamenter sur le relatif isolement subi par ceux qui, comme Madame, ne vivent que pour la culture urbaine, ses théâtres et ses expositions. Monsieur, lui, en retraité comblé, peut mieux se jouer de la géographie en économisant la sueur d'un voyage à tombeau ouvert sur les routes sinueuses de la montagne, préférant la répandre sur des courts de tennis à portée de raquette. Le miracle brésilien se cache aussi dans cette ironie inconsciente : la capacité des nantis à accepter de vivre dans une vallée de lumière en ne voyant plus l'autre, dans l'ombre de la favela, juste sur le versant.

Si proche, mais si loin.

A voir : la vidéo dans la médiathèque

Une voiture avait été, il y a quarante-cinq ans, le prétexte à leur rencontre. Aujourd'hui, une Alfa trentenaire trône dans le jardin de Rosalia et Sergio. Dans les années 1970, celui-ci a même tenu à ce que la voiture le suive en Europe le temps d'un long séjour professionnel.

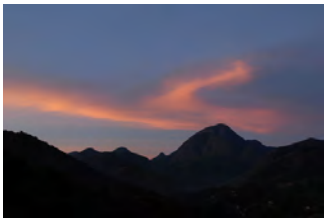
Une des rares lignes droites de la route qui relie Rio à Itaipava.

Un jardiner s'occupe au quotidien des espaces verts, qui entourent la villa et la petite dépendance qui sert d'atelier à Madame.

Sergio a fait carrière dans la Petrobras, la puissante compagnie pétrolière d'État.

Calme ...

... raffinement ....

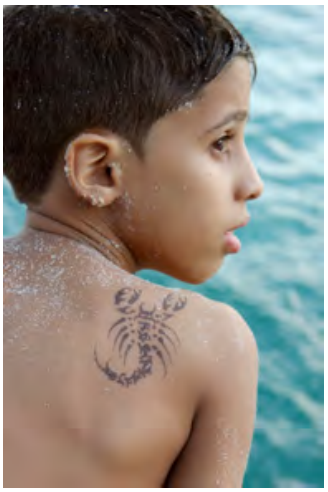


... volupté.

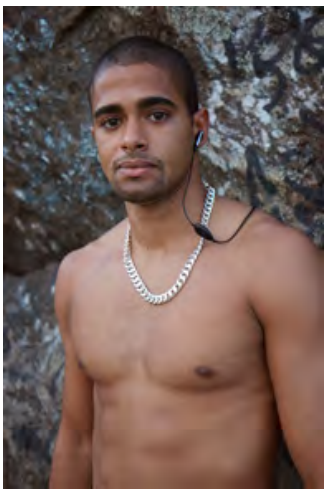
Leme

Fin de course à Leme, entre deux *morros*, celui de Babilonia où fut tourné le mythique *Orfeu Negro* en 1958, et celui qui donne son nom à ce petit quartier très prisé des Français. Impasse qui oblige le promeneur à rebrousser son chemin ou à rester pour peu qu'il soit surfeur ou pêcheur. Une singulière et rarissime station de « vélib » se meurt au bout de l'avenue Atlantica, comme pour signifier que la civilisation du sport est entrée en décadence pour faire place à celle du farniente. La plage de Leme qui prolonge celle de Copacabana, est en cette fin de journée un raccourci de ce que devait être Rio il y a quarante ans, une ville populaire, insouciante et charmeuse, où le touriste n'était pas encore roi.

Deux amies, comme une incarnation parfaite de la société métissée, se donnent le bras en savourant ces instants de rencontre où l'autre n'est plus tout à fait un étranger.



Plus loin, la baignade se fait sans la surveillance des adultes.



La classe : détente absolue avec une petite touche high-tech.

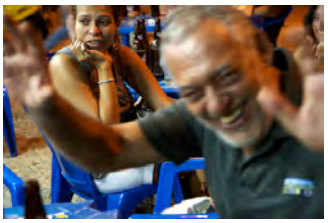
Une version masculine des trois Grâces.

Un poisson volant : éclatant de splendeur mais moins bon qu'il n'est beau.

_ Rio Entre potes old

Rue Siquiera Campos. Ce soir dans la relative chaleur du printemps austral la bière Antartica coule à flots. On fête la victoire de l'équipe de Botafogo, dont le tour de piste triomphal est encore visible sur les écrans . Atmosphère bon enfant qui mêle toutes les générations. Le football comme religion mais surtout comme lien social. Au moment où en Europe, les femmes se battent gentiment pour devenir des supporters comme les autres, on a depuis longtemps ici abattu les barrières des sexes pour les plaisirs du ballon rond. Rosilda est sortie avec une vieille amie pour partager ces moments de joie, qui font subitement rêver des mégalopoles modernes où la solitude n'existe pas.

Tudo bem! Le lien est immédiat et la nuit aurait pu être très longue. Dans le jeu des comparaisons avec la France, car il y a toujours un francophile dans les parages, Rio serait à São Paulo, ce que Cannes serait à Lille...



... ou encore ce que San Francisco serait à New York.

Rosilda Albuquerque a très élégamment poussé la bouteille qui était dans le champ. Il y a encore des apparences à sauver.

De Leme à Ipanema

De plage en plage, au hasard des rencontres.

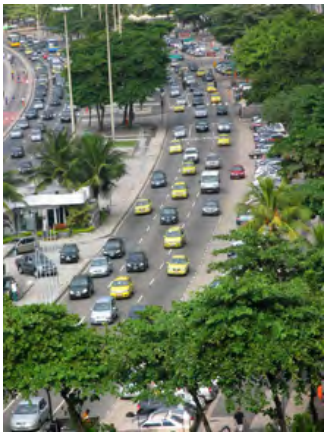
Âgé de trente ans, Ricardo Gomes est serveur à la Galerie 1618, un bar-restaurant huppé de Leme. Outre la cuisine française, on y trouve une petite librairie, des concerts et des expositions temporaires : un cadre inespéré pour cet orphelin venu de Récife.
Ricardo a commencé à servir des boissons sur la plage de Leme : un travail harassant sous un soleil de plomb. L'argent gagné était aussitôt dépensé. Le soir, il retournait dormir dans une favela. L'un de ses clients remarque ce garçon longiligne qui met un point d'honneur à servir les baigneurs avec style. Quand il s'agira de trouver un serveur, Stéphane Haddad, un Français expatrié, pensera immédiatement à Roberto. Le patron de la galerie 1618 se souvient : « Roberto a tout de suite été l'homme de la situation. Il est curieux et apprend vite. »

Le jeune apprenti est devenu en deux ans responsable du personnel et actionnaire du restaurant. Une façon de le retenir. Aujourd'hui, il apprend le français pour renseigner les clients et reconnaît avoir toujours du mal à recevoir des ordres. Il se donne sept ans pour monter sa propre affaire.

Sur la plage d'Ipanema, un maître nageur surveille les baigneurs.
Ordem e Progresso (« Ordre et Progrès »), la devise inscrite sur le drapeau brésilien, héritée du positivisme du philosophe français Auguste Comte.

Abilio Bergamini possède une salle de musculation à ciel ouvert sur la petite plage de l'Arpoador à Ipanema. En tant que conseiller municipal, il défend l'accès à l'éducation sportive pour tous. Sa devise : *Trabalho e Obsinaçao* (« Travail et Obstination »).

Jeu de raquettes à Leme.



Au pied des grands hôtels de Copacabana, l'avenue Atlântica présente l'aspect d'une autoroute à six voies.

Été comme hiver, la plage de Copacabana se peuple de baigneurs dès le matin.

Copacabana sous la pluie : une manière de voir une Rio qui n'est pas celle des cartes postales.

Sous la plage les pavés

Du côté de Copacabana, on oublierait presque qu'une vraie vie de quartier est possible tant les lieux sont associés à l'image de la villégiature. Et pourtant, le Rio des classes aisées est aussi celui du peuple, des petits boulots, des bistrots ouverts sur la rue, des boutiquiers modestes. Avenue Nossa Senhora de Copacabana : un club de strip-tease voisine avec une église. Rue Siquiera Campos des supporters en liesse alourdissent leur ardoise. Un peu plus loin un café microscopique fournit des jus de canne à sucre dont la saveur sucrée laissera en bouche un goût impérissable de douceur de vivre.

Ce soir, dans la relative chaleur de l'automne austral, les bières Antartica et Skol coulent à flots. On fête la victoire de l'équipe de Flamengo dont le tour de piste triomphal est encore visible sur les écrans. Atmosphère bon enfant qui mêle toutes les générations. Le football comme religion mais surtout comme lien social.

Au moment où, en Europe, les femmes se battent gentiment pour devenir des supporters comme les autres, on a depuis longtemps ici abattu les barrières des sexes pour les plaisirs du ballon rond. Rosilda est sortie avec une vieille amie pour partager ces moments de joie, qui font subitement rêver de mégalopoles modernes où la solitude n'existe pas.

Tudo bem, ou « Bonjour chez vous », le lien est immédiat.

Comme un rappel ironique de Ayrton Senna.

Sans complexe, la plage comme un art de vivre.

Notre Dame et ses environs

L'avenue du président Vargas et l'église Notre-Dame de Candelaria (1775) représentent le centre du dispositif mis en œuvre dans les années 1920 pour restructurer Rio de Janeiro. On doit à l'urbaniste français, Alfre Agache, l'étude et la réalisation de ce remodelage qui avait pour but de revitaliser la ville selon un vaste plan d'ensemble en prenant en compte la dimension sociale. Pour Agache, l'urbanisme était à la fois une science, un art et une philosophie. Aujourd'hui, l'immense église Notre-Dame de Candelaria, longtemps la plus vaste d'Amérique du Sud, semble jurer au milieu des buildings modernes. Mais si l'on considère la masse des bâtiments, on s'aperçoit que leur monumentalité se complète néanmoins au-delà des styles.

Symétrie absolue pour cette façade baroque.

L'intérieur rappelle que Rio, au XVIIIe siècle s'était enrichie avec le commerce de la canne à sucre mais aussi avec celui de l'or.

Une vision doloriste de la Piétà..

Sur le parvis, où furent exécutés des enfants par les commandos de la mort en 1993, retour à la dure réalité : une jeune fille se sert des égouts pour ranger ses modestes effets.

Près de la station Uruguaiana, sur l'avenue Vargas.

Depuis l'avenue Vargas, une enclave préservée, la rue Miguel Couto avec, au fond, l'église Santa Rita de Cassia (1753).

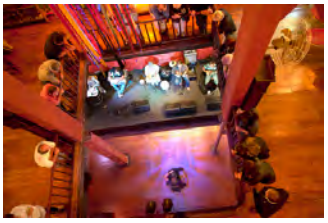
Vers Tiradentes

La place Tiradentes est au cœur d'un quartier de la vieille ville où la vie culturelle est intense. Le patrimoine y est relativement préservé, les ruelles font alterner des palais du XIXe siècle et des demeures bourgeoises aux façades colorées. L'activité nocturne y est débordante. La ville a repris ici, en plein centre, sa dimension la plus conviviale, celle d'une ville latine de fêtes et de plaisirs, dans un écrin chic mais pas toc.

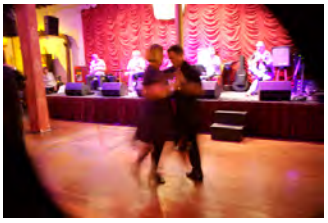
Le cabinet royal de lecture portugaise : un clin d'œil à une architecture manuéline depuis le XIXe siècle, sur la rue Camoens... tradition quand tu nous tiens

Rue du Théâtre, le centre culturel Carioca est le siège de nombreux concerts.

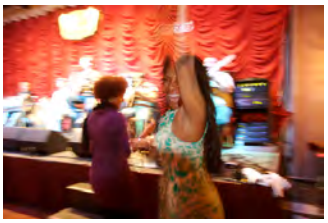
Le théâtre João Catalano.



Le Rio Scenarium, au 20 de la rua do Lavradio : un lieu de musique et de danse branché sur 4 étages.



Sambistas dans un décor de tangueros !



Les origines

C'est ici que tout a commencé, au fond de la baie de Guanabara. La colonie portugaise s'est implantée là en 1560 après avoir défait les Français, pour deux cent soixante-cinq années, jusqu'à l'indépendance de 1825. Entre temps, la ville sera devenue la capitale de l'Empire portugais en exil et aura transformé sa physionomie selon un urbanisme inspiré des villes européennes. De ces siècles d'histoire, et à l'échelle d'une telle ville, ne subsistent que peu de vestiges. Les années de l'entre-deux-guerres ont imposé des tracés qui, selon les axes des avenues Vargas et Rio Branco, ont entaillé à vif la chair du vieux Rio. On dit que les pays neufs ont d'autres priorités que de se préoccuper de leur patrimoine. Le Brésil, pays en constante évolution n'a pas dérogé à la règle : mieux valait se munir de tous les outils de la raison pour aborder les temps nouveaux. Dommage pour le promeneur, qui cherchera au pied des tours et des immeubles de verre, un peu de ce glorieux passé.

Vue depuis la place du 15 novembre : une juxtaposition de styles et d'époques. Le Paço Imperial, ancien palais du vice-roi du Brésil, de style colonial du XVIIIe siècle, le Palais Tiradentes, Chambre des députés de l'État de Rio, immeuble néoclassique d'inspiration française et, plus loin, un bâtiment du XIXe siècle portugais.

Place du 15 novembre, les styles se bousculent encore.

Arco de Teles : le quartier est régulièrement entretenu pour le bonheur des restaurateurs.

L'ancienne cathédrale Nossa Senhora do Carmo da Antiga Sé, construite au XVIIe siècle à l'ombre des gratte-ciel.

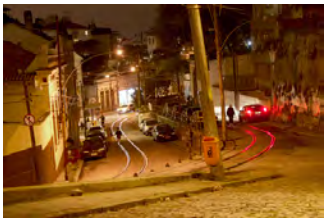
L'église Santa Cruz dos Militares, XVIIe siècle, un exemple de baroque exubérant.

La fontaine publique, place du 15 novembre, connue sous le nom de Fontaine de Maître Valentin (1789).

Nocturne

Difficile d'imaginer que tant de quiétude peut parfois être le théâtre de drames. On donnerait volontiers le bon Dieu sans confession à ce quartier paisible où la jeunesse rit et chahute sur la chaussée, même jusqu'à une heure avancée de la nuit. Mais certains riverains sont formels : mieux vaut rester un tant soit peu sur ses gardes, car, coincé entre les morros, le quartier est à proximité de favelas et de sa litanie de méfaits.

Nous resterons surtout convaincus que les Brésiliens sont parmi les êtres les plus chaleureux qu'il soit donné de rencontrer.



La physionomie de Santa Teresa change peu la nuit, si ce n'est l'absence des tramways et de leur bruit caractéristique.

À l'intérieur et à l'extérieur, la rue devient la succursale naturelle des bars et des restaurants.

Fort heureusement le trafic est amoindri, mais gare quand même !

En descendant vers Lapa, dans la touffeur de la nuit, la végétation rappelle que les tropiques ne sont pas loin.

Solar de Santa

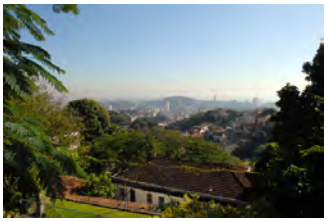
Isabelle Nogueira a le sourire accueillant et la conversation enjouée. Au Solar de Santa, sur les hauts de Santa Teresa, elle assure l'installation des hôtes et sait leur faire apprécier l'esprit des lieux. Ici, la discrétion du service rime avec la simplicité apparente d'une vaste demeure faite de nobles matériaux. Au relais Solar de Santa, on perpétue l'art de recevoir carioca dans un climat colonial qui n'a rien de suranné. Gwenaël Allan, un canadien francophone, a racheté récemment cet ensemble bâti au début du XXe siècle par un industriel du textile et l'a meublé avec des pièces rapportées de ses divers voyages à travers tout le Brésil. Entre hôtel, maison de charme, galerie d'art, librairie, *pousada* (ou encore « club house tropical »), l'établissement a développé le concept d'un art de vivre le luxe au quotidien.

Difficile de croire que les deux bâtisses étagées à flanc de colline n'ont que cent années d'existence, tant l'image d'un XIXe siècle encore colonial hante les mémoires.

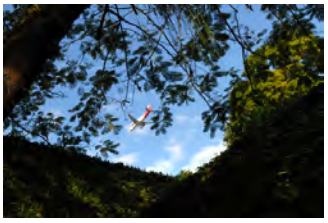
Niveau deux, la piscine sert aussi de cadre à des soirées événementielles.

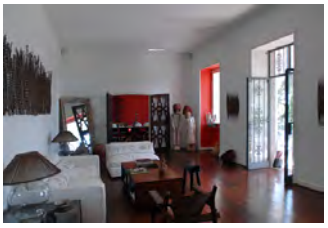
En plein cœur de Santa Teresa, un village dans un village.

Un balcon mangé par la végétation luxuriante qui offre...



... une vue sur la baie de Guanabara.





Une oasis de verdure dont le calme n'est troublé que par le bruit régulier des avions au départ de l'aéroport domestique Santos Dumont

Comme un village

Si Santa Teresa s'est développée en tournant le dos à l'océan, la tendance s'est ensuite inversée, à cause du tropisme du Carioca moderne pour le chemin du littoral et les plaisirs balnéaires.

À la population bourgeoise s'est substituée une génération d'artistes en tous genres qui en font à présent un quartier bohème. La zone est protégée, les constructions sont réglementées et les destructions proscrites. Le cauchemar du riverain ? Voir demain depuis son *home sweet home* une favela rampante mordre son pas de porte.

Dynamisé depuis 1872 par le *bonde* (prononcez « bôndji », le tramway qui relie le centre-ville), le quartier a des allures de Lisbonne et de sa mythique ligne 28. Mais Santa Teresa est carioca avant tout : une situation idéale à un jet de rails du centre, à un kilomètre et demi, à pied, de l'anse Gloria, et à vingt minutes, en taxi, des principales plages de la ville, au sud.

Le *bonde* est-il un tramway pour touristes ? Pas seulement, car beaucoup de Cariocas empruntent au quotidien la dernière ligne de la ville avec, parfois, le malin plaisir de la resquille. Ne dit-on pas que si l'on ne s'assied pas et que l'on pose le pied sur le sol à chaque arrêt, on est, en principe, exempté de paiement ? Vu le nombre de personnes sur le marchepied, c'est bien possible.

La ligne de tramway se divise au centre de Santa Teresa : à gauche, direction le Corcovado que l'on rejoindra par un funiculaire ; à droite, le largo das Neves, un peu plus au nord.

Le bar do Mineiro (avec une cuisine du Minas Gerais), rue Pascoal Carlos Magno, fréquenté par la jeunesse cool de Santa Teresa.

Un hommage discret et inattendu à Édith Piaf.

Vue sur la ville

On accède à Niterói par des ferries, des catamarans, plus rapides, ou encore en voiture par le pont Arthur da Costa e Silva, ouvrage magistral de 15 kilomètres qui permet d'éviter un détour de 150 kilomètres de route, le long de la baie de Guanabara. L'édifice, inauguré en 1974, prouve que les Brésiliens ne sont pas rancuniers envers la dictature, puisque ce militaire fut l'un des artisans du putsch de 1964.

Se rendre à Niterói par le pont, c'est goûter à une Rio industrielle et commerçante que l'on découvre déjà depuis la rocade Perimetral, le long des installations portuaires, avant de bifurquer vers la baie. C'est ensuite contempler les porte-conteneurs, qui croisent au large avant de prendre la pleine mer ; c'est encore découvrir des installations pétrolières à quelques brasses d'une côte que l'on croyait définitivement dévolue à la plaisance.

Rio devient alors une autre : à la fois plus sauvage, par son emphase de pics dressés depuis la mer vers le ciel, et plus moderne en accueillant, dans son écrin de verdure et d'eau, le fer et le béton d'une activité humaine en plein devenir.

Au ras des flots, la ville et le petit aéroport Santos-Dumont.

Un pétrolier dans toute sa force. La baie a déjà été le théâtre de pollutions aux hydrocarbures.

L'État de Rio est le premier producteur de gaz et de pétrole du pays, qui a atteint l'autosuffisance énergétique en 2006.

Un littoral d'une propreté exemplaire, des sourires communicatifs.

Construit en 1996, par un architecte aujourd'hui centenaire et toujours créatif, le musée d'Art contemporain (MAC) étonne par sa structure. « Soucoupe volante » disent les uns, « typique du vocabulaire de Niemeyer » diront les autres. Car depuis la construction de Brasilia, le maître nous a habitués aux formes organiques et aux courbes.

Oscar Niemeyer est étroitement associé à la ville de Nitéroi qui lui a commandé, ces dernières années, un ensemble de réalisations, dont le théâtre populaire tout proche, sur le Caminho, portant son nom.

Le miroir d'eau sous la corolle se confond avec la mer avec au loin le Pain de sucre. Au-dessus, Les salles abritent l'une des plus importantes collections du Brésil.

La ville est aussi un gigantesque dortoir de luxe : une grande partie de ses 480 000 habitants travaille dans la métropole au quotidien. Au centre, la presqu'île de Jurujuba.

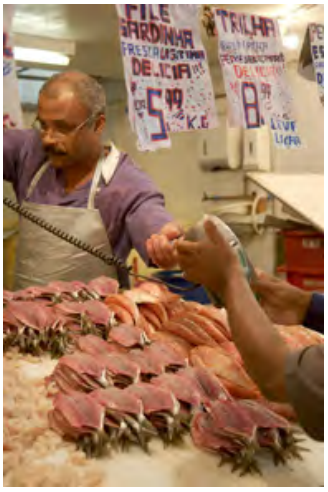
Le marché São Pedro

Elu par la population locale comme l'une des sept merveilles de Niterói, le marché couvert de São Pedro est le royaume des poissons et fruits de mer. Derrière cette autosatisfaction un peu naïve se cache une réalité que le premier coup d'oeil a vite fait de révéler. Peu de marchés offrent à la fois une si grande variété et une telle fraîcheur des produits. Tous les poissons viennent de la haute mer et font le bonheur des exportateurs aussi bien que des consomateurs locaux. Comme la productivité a baissé en raison de la pollution (jadis on trouvait de nombreux dauphins dans la baie de Guanabara) les produits de la mer ne sont pas pour toutes les bourses, mais aux dires des poissonniers, la qualité finit souvent par l'emporter sur l'économie des ménages.

Brèves de comptoir :
« - Voici le lula (*), président !
- Pourquoi donc le calamar serait-il le président ?
- Parce que le calamar est succulent et que nous n'avons jamais eu de meilleur président »

* En réalité, *lula* veut simplement dire « calamar » en portugais.

Anchois, sardines dorades, corvinas, trilhas, congres roses, thons, namorados... pêchés sur le littoral ou en eaux très profondes, les poissons sont soigneusement préparés et payés au comptant.



On exporte les produits en Argentine ou en Europe, mais les clients « sushimen » sont avant tout des brésiliens asiatiques qui viennent s'approvisionner pour les restaurants japonais de la ville.

Un petit coup de frais pour garder l'œil vif.

Pile rouge, face brune : la sole aux deux visages.

Déjeuner à Niterói

Avec saint Pierre, en saint patron du marché aux poissons, le Brésil, plus grand pays catholique du monde, ne pouvait se trouver meilleur protecteur. L'apôtre n'a-t-il pas fait un miracle en saisissant un poisson pour lui retirer une pièce d'or de la gueule ?
Un présage d'abondance qui ne peut pas déplaire au Fluminense(*) moyen autant attentif à son désir de nourriture – à Rio on mange beaucoup – qu'à celui de devenir riche. Quoi qu'il en soit, les restaurants qui se trouvent au deuxième niveau de la halle, allient à la fois qualité, quantité et prix modiques.

* Habitant de l'État de Rio de Janeiro.

Le meilleur rapport qualité/prix ? Allez acheter au rez-de-chaussée des crevettes et les faire préparer à l'étage : il en coûtera l'équivalent de 15 euros pour trois personnes, boissons comprises : qui dit mieux ?

La statue de saint Pierre : une note baroque un peu déplacée dans ce lieu.

Plus la crevette est grise meilleure en sera la dégustation.

Impossible de faire plus frais : du producteur au consommateur

Une beauté de plastique aux yeux de Iemanja, la déesse de la mer dans la religion Candomblé.

Loin de l'asphalte

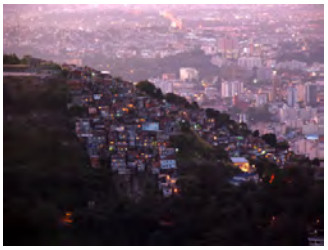
Le mince littoral et les zones planes de la ville voient grandir les immeubles des classes moyennes et supérieures, que l'on a fini par appeler « les gens de l'asphalte », mais la côte escarpée limite leur développement. En réaction, pressés par l'exode rural, les pauvres s'installent sur les *morros* et les collines boisées, les seuls terrains disponibles. Des constructions anarchiques grignotent la montagne dans un mouvement lent et progressif que rien ne semble arrêter. L'agglomération de Rio compterait autour de 800 bidonvilles dans lesquels vivrait près du tiers de sa population. À un kilomètre des plages, Rocinha est réputée être la plus grande favela de Rio avec plus de 200 000 habitants.

Comme une coulée de lave, sur la route sinueuse qui mène au Corcovado, la favela Morro de Escondidinho dévale la montagne.

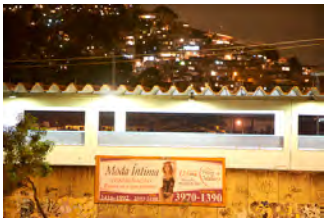
Le phénomène dépasse la ville de Rio au sens strict. Toute concentration urbaine favorisant l'activité humaine entraîne la construction de favelas : ici à Niterói.

Habituellement, les murs en briques ne présentent aucune finition. Cette favela se distingue par sa peinture monochrome.

Depuis une autoroute, au sortir d'un tunnel, le spectacle banal de l'urbanisme sauvage.



À la tombée de la nuit, les plus pauvres, résidents des collines, dominent les habitants de « l'asphalte ».



Panneau publicitaire sur les murs de la station de métro de Maracanã : de l'autre côté de la voie, qui relie le centre chic, commence un autre monde.

Une dizaine de Land Rover sillonnent les rues escarpées et pittoresques de Santa Teresa. Venu de Rocihna, et organisé par des barons de la favela, le « jungle tour » permet à des touristes obscènes de découvrir à la fois les lieux phares de la ville mais aussi les bidonvilles, à la manière d'un safari. Il paraît que les habitants tireraient un bénéfice direct de ce consumérisme déplacé.

Tavares Bastos : un exemple

Située dans le quartier de Catete, Tavares Bastos est réputée être la seule favela où le trafic de drogue a été éradiqué. Si bien que le visiteur peut s'aventurer dans le dédale de ruelles étroites en toute sécurité. La raison de cette réussite ? Depuis 2000, le bâtiment du Batalhão de Operações Policiais Especiais (BOPE : *Bataillon des opérations spéciales de police*) s'est installé sur les hauteurs de la colline. Impossible de rater l'immense caserne en béton qui trône au-dessus du bidonville. Une manière radicale de prévenir des trafiquants que, ici, ils ne feront plus la loi.

Du coup, des superproductions cinématographiques (*Hulk*, 2007), des tournages de fictions (*Troupes d'Élite*, 2007, *Maré*, 2007), de documentaires (*Mondovino*, 2004) ou de clips (Snoop Dogg, Pharell) peuvent s'y dérouler en toute tranquillité. Une manière originale de percevoir de l'argent sur les droits de tournage, en toute légalité.

Paradoxe des favelas de Rio : situées sur les collines, elles offrent les plus beaux panoramas de la ville. Rarement aménagés pour l'agrément, les toits terrasses reçoivent une cuve d'eau, une antenne parabolique ou un séchoir pour le linge.

Vue sur la baie de Guanabara et la ville de Niterói. Les bords de mer sont occupés par les classes moyennes et les classes supérieures.

L'immense bâtiment du Bataillon des opérations spéciales de police domine la favela. Véritable armée de combat urbain, le BOPE dispose de moyens impressionnants en armes, équipements et véhicules. Réputé pour ses interventions violentes et répressives, le BOPE a pu commettre des débordements dénoncés par Amnesty International.

Au cœur de la favela, une aire de jeu bétonnée accueille les enfants du quartier.

Une droguerie-parfumerie propose des livraisons gratuites et informe qu'elle accepte les cartes de crédits.

Les compteurs individuels d'électricité signalent que les propriétaires se sont déclarés auprès de la municipalité.

Un vendeur signale que son logement est vendu 65 000 reais avec une terrasse. Mais pour 30 000 reais de plus il vend aussi la structure permettant l'élévation d'une nouvelle habitation. L'absence de titre de propriété légale n'empêche pas le commerce immobilier.

La vie à Tavares Bastos

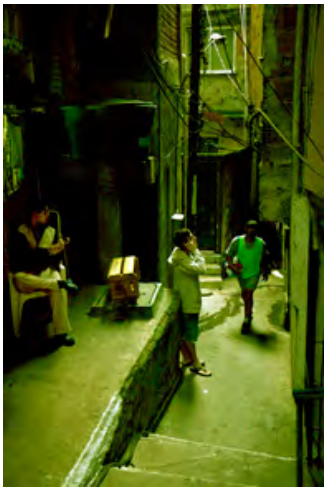
La vie dans les favelas est loin d'être une suite ininterrompue de drames violents. Le cinéma et les médias ont dressé un tableau du bidonville beaucoup plus sombre qu'il n'est. Bien sûr, les règlements de comptes entre factions mafieuses et descentes musclées – aussi bien de la police que de celles des divers commandos paramilitaires – causent la mort de très nombreux habitants, victimes le plus souvent de balles perdues. Mais la vie continue, presque aussi proche que dans n'importe quel village des pays du Maghreb ou de Méditerranée. Il y flotte un parfum de médina, troublé seulement par le passage de jeunes filles décomplexées. On peut y exercer une activité commerciale, y ouvrir même des chambres d'hôtes, comme c'est le cas à Tavares Bastos, avec le « Maze ». On peut aussi y flâner en respectant quelques notions de savoir-vivre et en étant attentif à ce qui se passe. Tavares est sans doute une exception, mais elle confirme la règle que la normalité est possible dans un pays où les règles semblent souvent ne plus exister.

Salon de coiffure : on travaille même en nocturne.

Pour améliorer son image auprès de la population, le BOPE s'investit dans un projet d'école de football.

Sur la terrasse, des jeux d'enfants comme partout ailleurs.

Le snack s'est approprié le trottoir. On y vient pour boire un verre, discuter et parfois grignoter.



Il faut avoir de bons mollets : ici tout monte... ou descend.

Une vieille dame digne tue le temps.

video1
Billy Blanco
Père de la bossa nove

Attention mythe ! A l'instar de Antonio Carlos Jobim, João Gilberto, ou Vinicius de Moraes, Billy Blanco est une légende de la bossa nova. Mais une légende toujours vive à quantre-vingt-quatre ans sonnés. Si l'âge a un peu atténué le timbre de la voix, il n'a pas entamé la créativité et le plaisir de jouer. Chanteur, musicien, compositeur, celui qui doit autant à la musique populaire qu'à la musique savante (il a composé une "Symphonie pour Rio" en 1956) est toujours sur la brêche. Avec son fils Billy Junior, musicien lui même et producteur, il reste ouvert aux influences et aux rencontres (il a collaboré entre autres avec Jobim et Baden Powell). Son désir? Etre invité un jour prochain à se produire en France, lui qui n'a jamais quitté son pays natal, "tant que je suis toujours en vie". Rencontre avec un personnage hors du commun depuis un appartement d'Ipanema à Rio.

A voir et ecouter en vidéo :
- Le chant de la liberté
- Avec Jobim
- Symphonie pour Rio
- Les influences

<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<
<<<<<<<<<<<<<<<<<

Ciro Pirondi
Architecte et professeur

POur Ciro Pirondi, architecte et directeur de la Escola da Cidade, une association qui forme des étudiants en urbanisme, l'architecture n'a de sens que lorsqu'elle est totalement dévolue au projet de société. En prise directe avec le développement tentaculaire de São Paulo, New York des tropiques, notamment vers une périphérie toujours plus large, il réfléchit sur des modèles d'intégration de l'habitat individuel dans des espaces collectifs où les tensions sont de plus en plus vives, comme ceux des favelas. Il tâche de formuler une nouvelle définition du territoire urbain en replaçant sans cesse l'homme au centre de la ville.

www.escoladacidade.edu.br

A voir en vidéo :
- Le développement de São Paulo
- Les rapports entre la ville et la São Paulo

<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<<

Jair Oliveira
Musicien et chanteur

Enfant de la balle, fils de Jair Rodrigues, l'une des référence de la musique populaire brésilienne, Jair Oliveira, trente cinq ans, comptabilise déjà 30 ans de carrière. Répéré lors d'un show télévisé et lancé sur les routes du succès il lui a fallu une bonne dizaine d'années pour revenir aux fondamentaux de la formation musicale, afin d'évoluer. Formé au jazz et à la composition à la Berklee School of Music,à Boston, il a aujourd'hui toute une palette de moyens qui paradoxalement l'ont fait revenir vers une forme assez épurée de l'expression et de la performance scénique. Lui qui a enchaîné les succès, se concentre aujourd'hui sur l'être et la voix sans apparemment se soucier de reconnaissance immédiate : une maturité, à laquelle son état de jeune père n'est pas étranger ("Simples" album de 2006). Paulista de coeur et de corps, il se dit directement influencé par l'énergie de la grande ville, même si son flegme et sa diction nonchalante si particulière le font parfois associer à un Carioca ou un Bahianais. Une belle rencontre en studio, sous le signe du sourire.

A voir en vidéo :
- Interview au fil de la musique